

LES
PAUVRES de PARIS.

Drame en IV Actes

ARRANGE POUR JEUNES GENS,

PAR
AUG. LAPERRIERE.

OTTAWA.

IMPRIMERIE DES R. R. SOEURS DU BON PASTEUR.

1877

Préface.

J'ai entrepris de refaire le magnifique drame de M M. E. BRISBARRE et EUG. NUS. intitulé: LES PAUVRES DE PARIS et de l'adapter à notre scène en faisant disparaître tous les personnages féminins de la pièce. En m'imposant ce travail, je n'ai eu aucune visée littéraire, mais bien seulement le désir d'être utile à ceux de nos Amateurs Canadiens qui aiment à s'occuper de théâtre et qui ne le peuvent pas facilement, faute de pièce. Sur ce, vogue mon PAUVRE DRAME et évite, si faire se peut, les chutes si fréquentes de nos jours.

Personnages:

VILLEBRUN.....Banquier.

PLANTEROSE.....Commis de VILLEBRUN.

JOSEPH.....Premier domestique de VILLEBRUN.

PIERRE.....Second domestique de VILLEBRUN.

BERNIER.....Capitaine au long cours.

ANDRÉ.....Fils aîné de BERNIER.

ARTHUR.....Fils cadet de BERNIER.

ROQUEFEUIL.....Ami d'ANDRÉ.

FRANÇOIS.....Peintre.

BIGOT.....Filleul et apprenti de FRANÇOIS.

JOUBERT.....Adjoint.

DUPRÉ.....Médecin.

UN JUGE de PAIX.

UN COMMISSIONNAIRE.

DEUX HOMMES de POLICE — personnages muets.

I ACTE.

Le Banquier de Bordeaux.

DÉCORS: — UN CABINET, BUREAUX, LIVRES DE CAISSE,
ENCRIER, PLUMES &.

SCENE I

VILLEBRUN, PUIS JOSEPH.

Au lever du rideau, VILLEBRUN, debout, a les yeux fixés sur un paquet placé sur son bureau.

VILLEBRUN. Riche!.....je serai riche... voilà le grand mot de la vie! ... n'est-ce pas le seul? je puis mourir à l'improviste, mais elle sera riche elle ma fille... mon ALIDA bien aimée ... ma joie de chaque jour et j'hésiterai!...allons donc!..... le sentier de l'honnêteté est un chemin trop long... trop pénible et qui me lasse j'agirai Eh Mon Dieu! sa s-je le premier. et serais-je le dernier? on méprise, c'est possible mais on se courbe! qui donc discute l'or? on le ramasse...on ne l'essuie même pas! Ah! cela sera! (*Il cache vivement le paquet, puis sonne, Joseph paraît.*)
EH! bien!

JOSEPH. Les chevaux de poste sont commandés ... et la chaise toute attelée se trouvera à l'heure indiquée par Monsieur . . . à la petite porte du jardin.

VILLEBRUN. Bien où est la gouvernante de ma fille?

JOSEPH. Dans la chambre de Mademoiselle, en train de réunir tous ses effets.

VILLEBRUN. Ecoutez-moi demain si je n'étais pas revenu ce qui est possible vous porteriez ce paquet cacheté au tribunal de commerce.

JOSEPH. (*Prenant le paquet.*) Oui Monsieur.

VILLEBRUN. Les commis ont été prévenus que les bureaux de ma maison de banque fermaient aujourd'hui à midi!

JOSEPH. A l'occasion du troisième anniversaire de la naissance de Made-

moiselle Oui, Monsieur.

VILLEBRUN. Et ils sont tous partis?

JOSEPH. Sauf...un seul Monsieur Planterose

VILLEBRUN. (*Étonné*) Planterose? le plus inexact de tous c'est singulier!

JOSEPH. Ses écritures, dit-il, sont en retard et il veut profiter de ce congé pour faire sa balance.

VILLEBRUN. Ah! voilà, un commis bien zélé..... priez le de venir

(*Joseph sort*) Il ne travaille pas quand les autres travaillent! et il travaille quand les autres ne travaillent pas ...
... je n'aime pas les exceptions!

SCENE II.

VILLEBRUN. PLANTEROSE.

(*Planterose entre en fumant une cigarette, à la vue de Villebrun, il regarde sur le bureau.*)

PLANTEROSE. (*Jettant sa cigarette*) Monsieur Villebrun m'a fait demander?

VILLEBRUN. (*S'assoyant*) Oui ne savez-vous donc pas que c'est fête aujourd'hui pour les bureaux? vous ne m'avez pas habitué, il me semble ... à pareille assiduité!

PLANTEROSE. Mon Dieu, Monsieur, n'y a-t-il pas commencement à tout?

VILLEBRUN. C'est vrai mais remettez à demain votre subite et étrange conversion.....

PLANTEROSE. Demain mot ambitieux! ... qui donc, Monsieur, est sûr du lendemain

VILLEBRUN. Monsieur Planterose, je ne suis pas ennemi de la philosophie ... mais j'en fais peu de cas chez mes commis!

PLANTEROSE. C'est peut-être un tort Monsieur; chez tout subalterne, la philosophie sert à faire oublier l'injustice ou l'ingratitude du supérieur.

VILLEBRUN. Ce que je déteste aussi, Monsieur, c'est la paresse et la débâche je passe sur les défauts je châtie les vices vous ne faites plus partie de mon comptoir.

PLANTEROSE. Pardon je n'ai pas très bien entendu.

VILLEBRUN. Sortez Monsieur sortez!

PLANTEROSE. Sortir et pourquoi? je comprends que l'on renvoie les gens d'une maison où l'on reste, mais à quoi bon les chasser d'une maison d'où l'on s'en va?

VILLEBRUN. (*Troublé*) Je ne vous comprends pas ...

PLANTEROSE. Alors, je vais vous mettre les points sur les I..... (*Il prend un siège, le pose devant lui, tout en restant debout.*) Dans les affaires, il y a deux moyens de s'enrichir. l'un pénible, lent, plein de fatigues et de veilles, celui là, se nomme le travail ... ennuyeuse chose peut-être ... je ne vous contrarierai pas je suis

un petit peu de votre avis ...

VILLEBRUN. Monsieur!

PLANTEROSE. Laissez moi finir l'autre facile, rapide, ne demandant qu'une conscience large et de l'audace on se masque avec la morale on attire la confiance et l'on fuit un beau matin, avec les plumes des oiseaux crédules qui sont venus se prendre à la glue de votre crédit.

VILLEBRUN. Assez

PLANTEROSE. (*S'asseyant.*) La route est dangereuse, elle cotoie la cour d'assise, longe le bague! elle se nomme la banqueroute l'habilité, c'est d'atteindre le chemin de traverse, celui de la faillite les créanciers en ont la clef et l'offrent à qui la veut, pour la promesse d'un dividende étendez-vous voici le lit du concordat dressé par le commerce il y a des millions sous l'oreiller!

VILLEBRUN. Vous oseriez supposer?

PLANTEROSE. Je ne suppose jamais..... je suis sûr ou je me tais depuis plus de deux ans, vous dissimulez vos bénéfices et vous grossissez vos pertes, c'est une question de partie double! dans votre caisse rien dans votre portefeuille tout à vous le portefeuille à vos créanciers la caisse n'est-ce pas ainsi Monsieur, que vous comptez opérer?

VILLEBRUN. (*Se levant.*) Infamie!

PLANTEROSE. C'est justement ce mot là que je cherchais..... vous l'avez trouvé! allons, assez comme cela tenez ce matin, vous avez signé votre bilan, et ce soir, vous attendez des chevaux de poste.

JOSEPH (*En dehors.*) Par ici, Monsieur. par ici

VILLEBRUN. (*A Planterose, en voyant Joseph introduisant Bernier.*) Taisez-vous

PLANTEROSE. Ne craignez rien, je suis un honnête garçon

SCENE III.

VILLEBRUN, PLANTEROSE, BERNIER.

(Joseph précède Bernier, à qui il désigne Villebrun, puis sort.)

BERNIER. C'est à Monsieur Villebrun

VILLEBRUN. Oui Monsieur

BERNIER. Veuillez d'abord m'excuser, Monsieur .. d'avoir, en forçant la consigne, troublé la fête de famille qui motive la fermeture de vos bureaux mais, j'ai si peu de temps à perdre.

VILLEBRUN. Je suis à vos ordres Monsieur. (*Il lui indique un siège, après avoir fait un signe à Planterose, Bernier se retourne.*)

PLANTEROSE. (À Bernier.) Monsieur n'a pas de secret pour moi.

BERNIER. Je suis capitaine au long cours entré hier en relâche, dans le port de Bordeaux par le plus effroyable grain je viens des Antilles à destination du Havres où réside ma famille ce soir je reprends la mer les maris, Monsieur, sont un peu superstitieux et, il me répugne de confier de nouveau, au hasard des tempêtes les heureux bénéfices de plusieurs voyages

VILLEBRUN. Achevez Monsieur

BERNIER. Vous êtes le correspondant des Cazavan et compagnie de la Martinique. J'ai la plus grande confiance en cette maison et j'y ai souvent entendu citer avec éloges, le nom de Villebrun de Bordeaux.

VILLEBRUN. Effectivement, je fais d'importantes affaires avec ce comptoir!

BERNIER. De Bordeaux au Havres ce n'est rien quand on revient des Antilles mais, c'est plus fort que moi je ne sais ce qui m'inquiète ce qui me pousse; et je serai plus tranquille en déposant entre vos mains, le patrimoine de mes enfants.

VILLEBRUN. Vous avez de la famille?

BERNIER. Oui Monsieur et je suis un heureux mari. un heureux père Ah! qu'il me tarde de les revoir tous elle, ma femme chérie compagne dévouée et patiente du marin, dont la voix aimante murmure chaque soir une prière pour ceux qui sont en mer et mes enfants trois petits anges. Monsieur, une blonde petite fille Antoinette qui se roule à terre en bégayant mon nom toute rose et toute blanche on dirait une botte de fleurs! et mon aîné mon fils mon André mon image vivante quand je le regarde ... il me semble que je me vois et mon petit Arthur, qui a hâte d'être grand comme son père pour l'accompagner en mer dit-il Ah! êtres adorés! que ne suis-je déjà au milieu de vous la belle chose qu'une honnête femme le grand bonheur que de dignes enfants voilà la vie mais pardonnez moi, Monsieur, de vous dire ainsi des choses qui vous intéressent si peu ... un père, c'est aveugle, et bavarde ... cela jette à toute occasion, de merveilleux récits enfantins que sa tête grandit que son cœur raconte Pour lui au monde dans l'univers il n'y a qu'une chose une seule ses enfants.

VILLEBRUN. Mieux que personne, Monsieur, je vous comprends moi aussi, j'ai une fille et je l'aime ... oh! je l'aime bien.

BERNIER. C'est bon de parler de ces petits êtres là n'est-ce pas? cela remplit le cœur ils seront heureux à présent ils

seront riches leur fortune je la tiens, elle est là je l'ai arrachée aux flots à la tempête j'ai travaillé j'ai lutté j'ai souffert et cela me semblait doux c'était pour eux ! Tenez Monsieur, (*Tirant un portefeuille*) Voici, dans ce portefeuille deux cent cinquante mille francs en traite et en billets j'enverrai au Havres, par la poste, votre reçu aux miens et à la prochaine marée... ... je remonterai plus vaillant sur le pont de mon navire.

PLANTEROSE. (*A part*) Un mot de moi, pourtant bah !

VILLEBRUN. Votre choix m'honore Monsieur, et je vous tiendrai cette somme disponible, à première requisition.

BERNIER. (*Donnant le portefeuille à Villebrun.*) Vérifiez je vous prie.

VILLEBRUN. (*Prendant le portefeuille et comptant.*) Monsieur Planterose rédigez le reçu

PLANTEROSE. (*Se disposant à écrire -- à Bernier.*) Votre nom Monsieur ?

BERNIER. (*Allant à Planterose.*) Pierre Bernier, Capitaine au long cours.

PLANTEROSE. (*Écrivant*) Bordeaux 30 Oct. 1840.

VILLEBRUN. Deux cent cinquante mille c'est bien exact

PLANTEROSE. (*Se levant de table et remettant la plume à Villebrun.*)

Veuillez signer Monsieur (*à part.*) Sa main ne tremble pas ! voilà un beau voleur.

VILLEBRUN. (*Remettant le reçu à Bernier*) Voici votre reçu

(*Planterose retourne à son bureau de caisse.*)

BERNIER. (*Plant le reçu et le mettant dans sa poche.*) Mille remerciements Monsieur, me voilà délivré de ma sottie inquiétude j'en déjeunerai plus gaiement avec mon pilote et quelques camarades de la marine marchande et à la marée s'il vente Sud-Est toute voile dehors et en marche mon beau brick l'aventure ! A vous revoir, Monsieur Villebrun.

VILLEBRUN. (*Le reconduisant*) Bon voyage, Capitaine. (*Bernier sort.*)

SCÈNE IV.

VILLEBRUN. PLANTEROSE. JOSEPH.

PLANTEROSE. Il est heureux Monsieur, que je sois resté vous n'auriez eu personne, pour inscrire ces deux cent cinquante mille francs, sur le livre de caisse.

VILLEBRUN. Monsieur Planterose.

PLANTEROSE. Monsieur Villebrun ?

VILLEBRUN. Je me suis trompé sur votre compte vous êtes un homme de talent et d'esprit

PLANTEROSE. On fait ce qu'on peut.

VILLEBRUN. Quand je m'apperois d'une injustice j'ai hâte de la réparer ! *Lui prenant le bras et l'amenant vers son bureau — hésitation de Planterose.* Venez mais venez donc, cher Monsieur Planterose. Voici dix mille francs de gratification pour vos services passés.

PLANTEROSE. *(Prenant les billets, retourne à son lier de caisse, le ferme et regardant Villebrun.)* Et pour le service présent ...

VILLEBRUN. *(Souriant.)* Ah ! c'est juste il est possible, que ce soir je fasse une promenade hors la ville.

PLANTEROSE. En chaise de poste.

VILLEBRUN. Oui, oui c'est cela. Tenez, voici, Vingt mille francs pour le service présent.

PLANTEROSE. *(A part.)* En tout trente mille francs ... c'est peu ...
... Le trahir ne me rapporterait rien.

JOSEPH. *(Entrant.)* Monsieur, Mademoiselle Alida, ne veut pas se laisser habiller par sa gouvernante elle pleure elle crie elle veut que vous soyez près d'elle.

VILLEBRUN. *(Souriant.)* Oh ! l'enfant indomptable ! ... *(A Joseph.)* N'y vais.

PLANTEROSE. *(A part.)* Si celle là continue, à vingt ans ce sera gentil.

VILLEBRUN. Nous sommes tous bien compris, Monsieur Planterose !

PLANTEROSE. Parfaitement Monsieur.

VILLEBRUN. A tout à l'heure donc. *(Il sort suivi de Joseph.)*

SCENE V.

PLANTEROSE, Seul.

PLANTEROSE. *(Souriant, se penche vers Villebrun.)* Oh ! la nature ! étrange chose !
... Cours près de ta fille, Villebrun, voilà ton maître ! rui-
ne pille vole vingt familles fais lui une
craquose avec du la misère du bonheur avec les larmes
des autres ! à ce cœur de fer il y a une paille !
(Redescendant.) Des enfants ! enfer déguisé ! je
n'ai d'autres filles moi, que mes passions ! que les sots appellent
des vices enfants gâtés, enfants ingrats qui me con-
duiront à l'hospice.

SCENE VI.

PLANTEROSE, BERNIER, JOSEPH.

JOSEPH. *(Au dehors.)* Je vous dis qu'il n'y est pas.

BERNIER. *(Au dehors.)* Laissez moi donc passer *(Entrant très agité.)* Oh

est-il donc? Où est-il.

PLANTEROSE. (*Surpris*) Que voulez-vous, Monsieur?...

BERNIER. Monsieur Villebrun je veux le voir ... lui parler à l'instant ne m'entendez-vous pas? appelez-le, qu'il vienne

PLANTEROSE. Mais

BERNIER. Il n'y a pas de Mais, conduisez moi vers lui, sur le champ.

PLANTEROSE. Monsieur

BERNIER. Ah! je le veux!

SCENE VII.

LES MEMES, VILLEBRUN.

VILLEBRUN. (*Entrant*) Qu'y a-t-il donc?

BERNIER. Ah! vous C'est vous ... (*Cherchant à dominer son émotion*) Monsieur, j'ai changé d'avis ... Voici, votre reçu, veuillez me remettre mes deux cent cinquante mille francs ...

VILLEBRUN. Ah! ...

BERNIER. Oui j'ai maintenant l'emploi de cette somme ... Vayons mon argent il me le faut.

VILLEBRUN. Vous avez, Monsieur, une étrange manière de réclamer ce qui vous est dû

BERNIER. C'est vrai, pardonnez-moi, mais je vous l'ai dit C'est tout ce que je possède.....c'est la fortune de ma femme ... de mes enfants c'est leur bonheur leur vie Tenez Monsieur, je serai franc tout à l'heure, à l'Hotel des Colonies au milieu d'un joyeux déjeuner Un capitaine de vapeur apporta le courrier de l'un de nous parmi ses lettres il y en avait une de la Martinique, de la maison Cazavan

VILLEBRUN. Eh! bien, Monsieur?

BERNIER. Eh! bien On concevait des doutes, sur votre crédit, sur votre solvabilité (*Lui donnant la lettre*) et cette lettre, la voici

VILLEBRUN. (*Sans la lire, la jette sur son bureau.*) Eh! que m'importent les craintes ridicules de Messieurs Cazavan?

BERNIER. Mais elles m'importent à moi Monsieur ... je ne veux pas compromettre un jour, une heure, une seconde, l'avenir de ma famille!

VILLEBRUN. Monsieur?

BERNIER. Reprenez donc ce reçu et rendez moi mon argent.

VILLEBRUN. Vous le savez, Monsieur, cette journée n'est pas consacrée aux affaires revenez demain, la caisse sera ouverte.

BERNIER. Mais vous aviez bien le temps, de m'écouter ce matin!

JOSEPH. (*Entrant sans voir Bernier, à Villebrun en lui désignant la fenêtre.*) Monsieur voici l'heure et la chaise de

VILLEBRUN. (*crèment*) C'est bien. (*Il fait un geste de colère à Joseph qui sort*)

BERNIER. Quoi donc (*Courant à la fenêtre — dans sa précipitation il laisse tomber le reçu.*) Une chaise de poste.

PLANTEROSE. (*A part.*) Aie aie ... les affaires s'enbrouillent.

BERNIER. Oui c'est cela je devine il allait fuir avec la fortune des uns, l'épargne des autres (*Arrachant sa cravate*) Ah! j'étouffe (*furieux et à Villebrun.*) mais me voici, misérable me voici, j'arrive à temps.

VILLEBRUN. Monsieur!

BERNIER. Demain, disais-tu, demain mais demain tu seras parti (*Se précipitant sur Villebrun*) mon argent mon argent ... je le veux ... à l'instant ... ne me dis rien c'est inutile, je ne l'écoute pas ... mon argent ou je te tue comme un lâche que tu es comme un bandit comme un voleur.

PLANTEROSE. (*A Bernier*) Monsieur, du calme.

VILLEBRUN. (*Se dégageant de Bernier.*) Assez de scandale vous allez être payé.

BERNIER. Bien c'est bien je t'aurais tué (*avec douleur*) Oh! ma tête (*A Villebrun*) Voyons fais vite donne je ne te quitte pas d'abord Eh! bien ... j'attends (*chancelant et portant la main à son front*) Ah! qu'ai-je donc Mon Dieu

VILLEBRUN. (*Tenant le portefeuille*) Il pâlit.

BERNIER. J'étouffe de l'air de l'air ... j'ai quelque chose devant les yeux du noir est-ce que je vais mourir non ... non je ne veux pas ... je veux les revoir ma femme mes enfants mon Dieu ayez pitié de moi (*Il s'affaisse et perd connaissance.*)

PLANTEROSE. (*S'approchant de Bernier et lui posant la main sur le coeur.*) Monsieur Villebrun cet homme est en danger de mort, un médecin pourrait peut-être le sauver.

VILLEBRUN. (*Appelant*) Joseph Joseph (*Joseph entrant.*) Cours chercher un médecin, cet homme se meurt.

JOSEPH. Le Docteur Dupré est ici, je viens de le voir entrer en face.

VILLEBRUN. Vite, vite, va le chercher. (*Joseph sort*) (*A part*) Il ne faut pas que cet homme meurt chez moi, la justice est trop curieuse. (*Il va à Bernier et déboutonne ses habits aidé de Planterose*)

PLANTEROSE. S'il en revient, ce sera de loin peut-être serait-ce mieux pour lui qu'il n'en revint pas.

VILLEBRUN. Peut-être mais je préfère qu'il en revienne. Rafraichissez lui le front avec un peu d'eau. (*Planterose va chercher un*

linge et de l'eau. Villebrun regarde froidement le corps de Bernier. « Pauvre diable... il a pris la chose plus à cœur... que je ne le pensais... au fait c'est son affaire... C'est lui qui est venu à moi (Planterose entre avec un linge et de l'eau) Bien, mouillez lui le front (Au Docteur qui entre) Vite docteur, le cas presse.

Dr. DUPRÉ. Est-il blessé?

VILLEBRUN. Non Monsieur, du moins je ne le crois pas.

Dr. DUPRÉ. *(Visitant le corps de Bernier) Aucune blessure... c'est un cas d'appoplexie. Connaissiez vous Monsieur la cause qui a amené cet état? Pendant que Villebrun parle, il soulève la tête et le buste de Bernier, lui applique un linge sur la tête, et lui fait respirer des sels.*

VILLEBRUN. Nullement, cet homme m'est parfaitement inconnu. Il est entré ici au pas de course, en proférant des paroles incohérentes et menaçant quelqu'un de lui ôter la vie. A peine entré, il s'affaissa et perdit connaissance. J'envoyai aussitôt Joseph à votre recherche qui venait de m'avertir que vous étiez ici pres.

Dr. DUPRÉ. *(A Planterose et Villebrun) Veuillez m'aider à lui soulever le buste. (A Joseph) Va puiser d'eau de vie avec une cuillère... il lui fait prendre un peu d'eau de vie, Bernier tiche un soupir, puis deux.*

Dr. DUPRÉ. Bien... bien... la connaissance va revenir *(Villebrun s'éloigne du malade) Encore un peu d'eau de vie, éloignez-vous quelque peu.*

BERNIER. *(Après avoir poussé quelques soupirs essaye de se lever la tête, puis le buste, il y parvient après des efforts répétés. Yeux hagards, rire hébété, essoufflé, et regardant le médecin) L'avez-vous rencontré... Oh!... non... il est mort... je l'ai tué... mais voyez donc, c'est son chapeau qui n'est pas beau... tiens... tiens... je l'ai donné à ma femme;... c'est ainsi qu'il s'amuse... Arthur va le briser... Voyons... Voyons... mais il voulait me tuer. Ah! le misérable! (Il fait un effort pour se lever, mais Planterose le retient. Bernier continue à divaguer. Pendant cette scène de folie, musique en sourdine à l'Orchestre.)*

Dr. DUPRÉ. Congestion cérébrale. *(A Villebrun) Le corps est sauvé mais la raison a fait naufrage.*

VILLEBRUN. Mais cette folie n'est peut-être que passagère.

Dr. DUPRÉ. C'est possible, mais peu probable. Il ne vous reste plus qu'à prendre les moyens de le remettre à sa famille. Je serai à vos ordres, du moment, que vous aurez besoin de mon témoignage.

VILLEBRUN. Merci Docteur. Vous voudrez bien m'envoyer votre note, je me ferai un devoir de la solder.

Le Docteur. Toujours bon et charitable. J'ai bien l'honneur de vous saluer.
(*Il sort reconduit par Villebrun jusqu'à la porte. Joseph sort avec le médecin.*)

VILLEBRUN. (*A son bureau et à lui-même*) Je l'ai échappé belle ... mon homme est fou et le Docteur n'a rien deviné.

BERNIER. (*S'excitant de plus en plus.*) Il voulait me voler Ah! oui, mais je l'ai tué mais mon portefeuille tiens tiens je l'ai rencontré Jean Morin il était sur le gaillard d'avant son trois mats sera bientôt prêt à partir quel vent de chien.

PLANTEROSE. (*A Villebrun*) Vous feriez bien de disparaître, il peut devenir furieux et vous faire un mauvais parti.

BERNIER. Ah! bon ... le voici ... (*faisant mine de compter*) dix Vingt etc.

VILLEBRUN. (*A Planterose*) Vous avez raison. Voyez à ce qu'il soit reconduit à son navire, moi, j'ai besoin d'air (*il sort*)

PLANTEROSE. (*A Joseph qui entre*) Joseph vite une voiture, la première venue.

JOSEPH. Dans un instant vous en aurez une (*il sort*)

PLANTEROSE. Ah! le reçu (*le ramassant et le mettant dans son portefeuille*) règle générale -- il ne faut jamais rien laisser trainer.

BERNIER. (*S'excitant de plus en plus et se levant*) Je suis volé la sonne me n'y est pas Ah! gueux bandit (*faisant mine d'étouffer quelqu'un*) Tiens ... misérable ... étouffe non, pas de grâce voyons ses poches là, en voici (*riant*) bien deux cents cinq cents mille cinquante mille j'ai tout (*fait mine de mettre le tout dans son portefeuille et sifflottant un air quelconque.*)

JOSEPH. (*Entrant*) La voiture est prête.

PLANTEROSE. Capitaine Bernier, le vent est bon, nous ferions bien d'appareiller.

BERNIER. Bon Vent Ah! Oui bien bien appareillons

PLANTEROSE. (*Lui mettant son chapeau et le prenant par le bras.*) Prenez mon bras, Capitaine, et allons voir les enfants.

BERNIER. Ah! Oui, les enfants pauvres petits. (*Ils sortent précédés de Joseph -- le rideau tombe.*)



II ACTE.

Place Publique.

UNE MAISON FAISANT ENCOIGNURE, AVEC UNE PORTE ET AUDESSUS DE CELLE-CI, UNE ENSEIGNE PORTANT LE NOM DE CHAUVIN.

SCÈNE I.

FRANÇOIS, BIGOT, PLANTEROSE.

FRANÇOIS. (*Entrant en scène avec Bigot, qui porte un pot à peinture, une palette et une courte échelle.*) Ah! ça Bigot, tu vas me réparer cette enseigne du Père Chauvin, il faut que ça soit crânement fait, tu comprends?

BIGOT. J'comprends patron, faut qu'en puisse dire: ça, c'est l'ouvrage du Père François, ça se voit tout de suite; c'est ficellé de main de maître, qu'oi!

FRANÇOIS. C'est cela mon garçon; seulement, il est dommage que ta main ne soit pas aussi délicate que ta langue.

BIGOT. Patron, vous n'êtes pas juste, je

FRANÇOIS. (*L'interrompant*) Bon, bon, je sais ce que je dis, prends

ton échelle et à l'ouvrage bavard et ne lambine pas suivant la coutume. Je repasserai bientôt (*Il fait un mouvement pour sortir.*)

BIGOT. (*Tirant un brule-gueule de sa poche.*) Patron, avec vos compliments, passez moi donc (*lui montrant sa pipe vide*) un bout de Caporal.

FRANÇOIS. (*Lui donnant un peu de tabac*) Ah! ça, galopin, chaque fois que je te mets à l'ouvrage, il faut que je te fournisse le tabac, tu vas me perdre cette mauvaise habitude, si non, je te retiens ça sur tes gages.

BIGOT. (*Prenant le tabac et chargeant sa pipe.*) Merci Patron, tout de même il est fameux votre tabac, puis, vous le fournissez avec tant de grâce. Tenez, pour vous récompenser, j'vas vous astiquer c't'enseigne là, de façon à vous faire une réputation grosse comme la colonne vendôme— que si jamais, le petit Caporal y revient de l'autre monde y sera jaloux de vous dites donc patron, une allumette s'il vous plaît.

FRANÇOIS. (*Tout en travaillant la peinture qui est à terre*) Je n'en ai pas— Pour l'amour de Dieu, dis moi donc, quand finiras-tu de mendier?

BIGOT. (*Tout en préparant son échelle.*) Aussitôt que j'aurai dix mille francs de rente, patron. Ah! ça ne me prendra pas grand temps, j'ai déjà dix francs de capital.

FRANÇOIS. Oui, dix francs en main et vingt francs de dettes sans doute. Allons, à l'ouvrage méchant garnement, je repasserai tantôt. (*Il va pour sortir et rencontre Planterose*)

BIGOT. (*L'arrêtant de la coix,*) Sans vous commander, patron, mes compliments à ma blonde, si vous la rencontrez.

PLANTEROSE. (*Présentant son chapeau à François qui sort*) La charité s'il vous plaît?

FRANÇOIS. Travaille paresseux.

PLANTEROSE. Butor.

SCÈNE II.

BIGOT. PLANTEROSE, ANDRÉ, ROQUEFEUIL.

BIGOT. (*A part.*) Voilà un particulier qui va mettre du temps à se faire millionnaire, s'il n'a que le patron pour lui fournir le capital. (*à Planterose*) Eh! là, l'ami, avez-vous, comme qui dirait une allumette de trop dans vos poches?

PLANTEROSE. (*Tou brusque*) Je n'en ai pas.

BIGOT. (*Fouillaut ses poches et montant dans son échelle.*) Merci, aussi bien, sans celle-ci (*Tirant une allumette de sa poche*) j'allais m'établir près de vous et vous faire concurrence, heureusement pour vous, j'en ai z'une. (*Il allume sa pipe et se met en train de travailler.*) Dites donc, est-ce que ça paie gros dans votre état?

PLANTEROSE. (*A part*) Le gueux veut se moquer de moi.

BIGOT. Eh! l'ami, êtes-vous sourd?

PLANTEROSE. Que voulez-vous?

BIGOT. Je vous demande, si on fait promptement des rentes dans votre état?

PLANTEROSE. Descends, je vais te dire la chose à l'oreille.

BIGOT. Merci, je suis pressé.

PLANTEROSE. (*A André qui entre.*) La charité s'il vous plaît?

ANDRÉ. (*Lui donnant un sou.*) Tenez mon ami et priez pour moi.

PLANTEROSE. Merci Monsieur, merci. (*A lui-même*) mauvaises prières que les miennes. (*Il sort.*)

ANDRÉ. (*Appercevant Bigot.*) Tiens, mais qu'est-ce que je vois donc là-haut ... perché.

BIGOT. C'est moi, M'sieu André, c'est moi; j'me livre aux beaux arts quoi! j'fais d'la grande peinture de marchand de chandelles. Ah! dame ... M'sieu André, si j'avais été au collé-

ge ... où seulement à l'université.

ANDRÉ. Serais-tu plus heureux, si tu avais été au collège?

BIGOT. J'n'dis pas ça, mais Claudette, vous savez Claudette, ma future, elle prétend que si j'avais eu un tantinet de collège, avec les talents q' i m'distinguent, que notre mariage serait déjà bâclé. Ça la vexe pas mal de m'voir pour toute fortune que mon pot à peinture et mon pinceau. Quand à moi, M'sieu André, Oh! j'suis content de mon état, pourtant, si j'avais pu être Clere huissier, y m'semble que j'aurais fait du bruit dans l'mende, bien plus que dans la peinture.

ANDRÉ. Allons, mon bon Bigot, toujours le caractère gai et le mot pour rire, tu es bien heureux, va.

BIGOT. Oh! j'dis pas l'contraire, M'sieu André, j'dis pas le contraire, mais tout d'même, si j'étais un peu baron ... ou marquis ou seulement fabriquant de boutons à quatre trous, (*Appercevant Roquefeuil qui entre* : j'aurais bien ce miope là par exemple, avec sa vitre à l'oeil (*descendant son pinceau*) ah! nom d'un petit bonhomme.

SCÈNE III.

BIGOT. ROQUEFEUIL, ANDRÉ.

ROQUEFEUIL. Bien de la peinture sur mon habit ... que le diable vous ne pouviez donc pas crier : gare.

BIGOT. J'ai le rhume de cerveau.

ROQUEFEUIL. (*Appercevant André.*) André! André Bernier.

ANDRÉ. Roquefeuil! toi à Paris (*Ils se pressent la main.*)

ROQUEFEUIL. Depuis virgt quatre heures

BIGOT. (*Descendant de son échelle et à part*) c'est un ami à Mr. André tant pis, il est à l'huile

ANDRÉ. Ce cher Fabien.

BIGOT. Les arts, ça n'échauffent pas — j'vas aller prendre une bon-

chée et un verre de quelque chose. (*il sort.*)

SCENE IV.

ANDRÉ, ROQUEFEUIL.

ANDRÉ. Est-ce que tu venais à la maison?

ROQUEFEUIL. Pas en droite ligne quelques petites affaires à régler dans ce quartier

ANDRÉ. L'embarras des richesses ce que c'est que d'hériter.

ROQUEFEUIL. Eh! mon Dieu, ce n'est pas souvent ce que l'on croit.

ANDRÉ. h! voici la phrase de tous les héritiers le bouclier contre l'emprunt la sauvegarde du trésor. Je ne dis pas cela pour toi. Mais pourtant, je te trouve déjà un petit air protecteur.

ROQUEFEUIL. Je suis toujours le même et pour te le prouver..... je m'invite sans façon comme par le passé à dîner aujourd'hui chez toi.

ANDRÉ. Ma foi, tu tombes mal, mon pauvre Fabien chez nous la marmite est sans dessus dessous.

ROQUEFEUIL. Ah!

ANDRÉ. Je suis aujourd'hui d'un grand déjeuner dinatoire, mon chef de bureau vient d'être décoré et il nous fait arroser son ruban rouge.

ROQUEFEUIL. Eh toi es-tu monté en grade?

ANDRÉ. Toujours le même surnuméraire heureusement que je n'attends pas après du reste maintenant je suis le plus ancien. Mais j'y pense demain je suis libre on déménage notre division veux tu venir déjeuner avec nous?

ROQUEFEUIL. Eh! ce n'est pas de refus.

ANDRÉ. Ma soeur sera enchantée de te revoir toi, mon plus ancien camarade de collège.

ROQUEFEUIL. A Henri IV. Quand je passe devant ses murs, cela me fait

l'effet d'un vieux livre qu'on r'ouvre.

ANDRÉ. C'est là, que nous nous sommes connus, c'est là, que nous nous sommes aimés. Monde en petit, où le plus fort opprime déjà le faible où le riche égoïste insulte au pauvre ... qu'il devine ... c'est comme dans la vie, il faut jouer du poing.

ROQUEFEUIL. Et à nous deux nous allions bien, ça me fait toujours plaisir de regarder la porte.

ANDRÉ. Parceque nous ne la franchirons plus.

ROQUEFEUIL. C'est bien possible! il me semble que je vois encore là, ta bonne mère qui nous reconduisait le dimanche soir, avec Antoinette pardon je dis Antoinette tout court, moi mais, nous nous sommes vus si jeunes jadis, chaque dimanche sans parents à Paris qui m'élèveait des murs de Henri IV et me remplaçait la famille absente? Ta mère, mon cher, ta bonne et sainte mère qui devenait la mienne ta soeur qui m'appellait son frère temps passé temps heureux.

ANDRÉ. Allons, allons, ne te laisses pas trop aller aux souvenirs du passé, cela altère ta gaité. Te voilà maintenant à la tête de la fortune que ton père t'a laissée, tu es à présent Monsieur le comte Fabien de Roquefeuil, que diable, avec de la fortune et un nom pareil, tu dois toujours nager dans un océan de gaité.

ROQUEFEUIL. Sans doute sans doute *(grattant son habit avec son doigt et presque à lui-même)* c'est, que c'est de la peinture à l'huile

ANDRÉ. Où as-tu donc attrapé ça?

ROQUEFEUIL. Eh! là en passant un animal qui secouait c'est fait pour moi ça.

ANDRÉ. Tu n'avais donc pas de paletôt

ROQUEFEUIL. Je n'aime pas les paletôts, c'est gênant ça entrave les mouvements et puis, il ne fait pas froid.

ANDRÉ. Je ne suis pas complètement de ton avis.

ROQUEFEUIL. Vous autres Parisiens, vous êtes toujours gelés le maudit barbouilleur.

ANDRÉ. Allons un peu d'indulgence, pour les pauvres gens.

ROQUEFEUIL. Les pauvres gens qu'appelles-tu pauvres gens! et sais-tu seulement où ils se trouvent? dans toute grande ville et à Paris surtout, où ils sont plus rarement sous la guenille que sous l'habit noir. Les pauvres gens, c'est le petit employé, chargé de famille qui arrache à l'appétit de ses enfants de quoi acheter un paletôt de hasard ou de quoi donner des étrennes à son concierge. C'est le peintre, dans son grenier qui demande au Mont-de-piété, ses couleurs et ses pinceaux! Le poète, qui prétend revenir d'Italie et qui sort de l'hôpital! Le gentilhomme, dont le blason date des croisades et qui se boutonne pour cacher son linge! L'avocat sans cause, le Médecin sans malades, l'Acteur sans engagement, le Journaliste sans journaux. Il faut que tous ces gens là, s'habillent, se logent, se nourrissent s'ils le peuvent; aient l'air d'être quelque chose et de ne pas courir après la fortune pour qu'elle vienne à eux. Misères ignorées, douleurs inconnues qu'on frôle, qu'on coudoie sans s'en douter! et souvent, quand il passe du monde et que médecin, avocat, employé, poète tous, vêtus à la surface, sont au grand soleil de la rue, ils arrachent comme prospectus une dernière pièce de cuivre de leur gousset vide ... et la jette nonchalamment dans la sébille de quelque mendiant dont la paillasse est souvent garnie d'or! cachant leur misère avec une aumône! fumant un cigare pour tromper leur appétit; riant tout haut, grinçant des dents tout bas; voilà les pauvres en habit noir, voilà les vrais pauvres.

ANDRÉ. Comme tu prends feu on jurerait à t'entendre que tu es passé par là.

ROQUEFEUIL. Moi, par exemple je suis un peu observateur, voilà tout.

ANDRÉ. Vraiment, je suis désolé que ma soeur n'ait pas entendu ta fulminante tirade ... cela l'aurait divertie mais à propos, n'oublies pas le déjeuner avec nous, demain, nous causerons du temps passé. Au revoir. *(Il lui presse la main et sort.)*

ROQUEFEUIL. Sois sans inquiétude, j'en serai ponctuel. *(Presqu'à lui-même.)* Je suis sûr, qu'il y a du vitriol, là dedans ... ça mange le drap.

SCENE V.

ROQUEFEUIL. BIGOT, PLANTEROSE.

ROQUEFEUIL. Déjeuner demain mais c'est l'avenir dîner au jourd'hui voilà le présent et il m'échappe estomac tyran bourreau ... maître du monde ... conseiller du crime tu me tiens tu m'opprimes... on dit que la tête est tout mensonge c'est toi ... que de méchantes actions accomplies de chefs-d'oeuvre avortés faute d'un beefsteak! ... oh! mes ancêtres poussière de Roquefeuil! je jeûne pour vous Monsieur le comte mon père vous avez été trop vite... il fallait me laisser quelque chose à ronger j'ai des dents, que diable. Il n'y a pas à dire, je suis complètement ruiné et je suis horriblement traqué par des lettres de change en souffrance comme moi. Il ne me reste rien pas même l'espoir si fait, du courage et du coeur. la dernière nonnaie de la noblesse! allons, comte sans paletôt gentilhomme sans pain, redresse toi, voici du monde qui passe *(deux hommes passent, Roquefeuil se campant sur la hanche, un en e l'ent à la bouche)* J'ai des reflets de Vêfour! *(se fouillant)* Oh! hasard dix francs oubliés dans le vieux gilet de la prospérité *(regardant)* non, dix sous.

PLANTEROSE. *(Repárait à sa même place, et attends les passants.)*

BIGOT. (*Dans la coulisse*) Un canon ... pour refouler mes deux sous de pain et ma part de fromage.

ROQUEFEUIL. En voici un qui déjeune avec moins que cela! tandis que moi esclave de l'habit respecte ton maître rien pour toi, tout pour lui tu mangeras demain fais le dégraisser aujourd'hui. (*Il sort.*)

PLANTEROSE. (*À Roquefeuil*) La charité s'il vous plaît.

ROQUEFEUIL. (*Passe outre sans lui répondre.*)

SCÈNE VI.

BIGOT, PLANTEROSE.

BIGOT. (*S'essuyant la bouche du revers de sa manche*) Là, maintenant, j'me mets au jeûne pour jusqu'au souper (*se préparant à remonter son échelle*) Ah! ça Bigot, fais attention mon garçon de ne pas gâter ta blouse avec ta peinture. Franchement, moi, j'aimerais autant porter du drap que c't'accoutrement-ci c'est curieux quand j'ai bien mangé, comme j'ai du goût pour le drap.

PLANTEROSE. (*Qui a écouté s'est avancé vers Bigot*) Mon garçon à quoi vous servirait d'être ce que vous n'êtes pas?

BIGOT. Tiens, mais à faire enrager ceux qui sont ce que j'suis.

PLANTEROSE. Voilà le monde! encore un, qui songe aux autres avant de songer à lui.

BIGOT. (*Le toisant du regard*) Si vous n'avez jamais songé qu'à vous dites donc vous avez mal calculé.

PLANTEROSE. Qu'en sais tu? parceque je n'ai pas l'air d'un millionnaire? ah! si je suis descendu aussi bas, c'est parceque j'ai trop écouté mes passions que je n'ai pas su brider. Comme un imbécile, je suis devenu leur esclave et voilà où elles m'ont conduit mais j'ai vécu ... grandement largement Vienne maintenant la vieillesse, que je ne dé-

sire p... j'ai des rentes grapel livre de la charité publique.

BIGOT. Bien, voilà du propre ... quand je vous donnerai à vous ... c'est que j'en aurai gros de reste. (*Il remonte à son ouvrage.*)

PLANTEROSE. (*Haut sur les épaules.*) Est-ce que c'est à vous autres qu'on demandet ? *Il retourne à son poste.*

SCENE VII.

FRANÇOIS. BIGOT. PLANTEROSE.

FRANÇOIS. *À Bigot.* Quoi ! tu n'as pas encore terminé ! parole d'honneur, je ne connais rien de plus paresseux que toi : ta journée ne vaut p... cinquante centimes.

BIGOT. Avec vous, père François, on ne va jamais assez vite. J'ai beau m'échiner au travail, transpirer que j'en maigri à vue d'œil — au bout du compte, je n'ai que de mauvais compliments. A l'avenir, j'aurai le soin de faire comme vous m'dites.

FRANÇOIS. Ah ! si jamais tu transpires toi, ce ne sera toujours pas à travailler donnes plus de plein que ça à ton C, tu vois bien que c'est trop fluet.

BIGOT. Du plein à quoi ?

FRANÇOIS. A ton C, imbécile.

BIGOT. (*Regardant à droite et à gauche.*) Je n'en vois pas patron.

FRANÇOIS. De quoi, tu n'en vois pas ?

BIGOT. De C imbécile à vrai dire, je ne sais pas trop c'est que c'est moi, de C imbécile.

FRANÇOIS. Bigot, ne fais pas le malin, je te ferai passer tes envies de rire. Allons, hâtes toi, ou j'te flanque à terre, avec ton échelle (*faisant mine d'aller à l'échelle.*)

BIGOT. Père François, si vous faites un pas de plus, j'cris au meurtre, et j'vous peinture des pieds à la tête, en bleu, rouge,

ou jaune, à votre choix — mais le bleu, à mon avis, vous irait mieux. (*Il retouche le C*) Là, est-il maintenant de votre goût c't'imbécile là?

FRANÇOIS. Descends bavard mais descends donc animal.

BIGOT. (*S'essuyant le front*) Dieu de Dieu, faut-il que vous ayez le coeur dur pour maltraiter un pauvre jeune homme comme ça, un fileul encore. (*Il fait mine de prendre sa pipe.*) Tenez, pendant que j' vais me reposer

FRANÇOIS. (*Empoignant l'échelle.*) Si tu ne descends de suite gremlin...

BIGOT. Aie ... aie ... j'descend patron, j' descend saperlotte. (*Il descend*) C'est six sous que vous me devez C'est étonnant comme la peinture vous altère un jeune homme j'ai une soif carabinée quoi!

FRANÇOIS. Paresseux et déjà sur le chemin de l'ivrognerie, tu devrais rougir.

BIGOT. (*Fesant mine comme s'il avait reçu*) Merci patron — jusqu'à mon dernier soupir, je vous proclamerai l'homme le plus...

FRANÇOIS. (*Lui mettant l'échelle sur l'épaule*) Portes cela à la boutique où tu m'attendras. (*Il sort.*)

BIGOT. (*Finissant sa phrase*) gremlin de tout Paris. (*A lui-même*) Est-il dur à la détente un peu, ce parain là. C'est que je n'ai pas le l'sou bah! j'vas vendre (*montrant son pot à peinture*) c'restant de peinture au premier marchand de vin que je vais avoir l'honneur de rencontrer. (*apercevant Planterose*) Eh! l'ami, savez vous, si votre fournisseur de vin a besoin de peinture?

PLANTEROSE. (*Allant à Bigot.*) Toi, mon misérable barbouilleur, il faut que je te casse les reins.

BIGOT. (*Son pinceau à la main, comme arme de défense, et gagnant la coulisse à reculons*) Ah! vous en voulez une couche ... Bon, v'là la police. (*Planterose tourne la tête et Bigot s'échappe.*)

2. Le gueux me paiera cela.

SCENE VII.

PLANTEROSE, JOUBERT, VILLEBRUN.

- E. (*A Joubert qui arrive*) La charité s'il vous plaît.
J. (*S'arrêtant et le regardant en face*) Je ne donne pas à la paresse travailles si tu veux vivre.
E. Vous vous trompez Monsieur, je suis infirme (*à part*) c'est un philanthrope.
J. (*Croisant Joubert.*) Eh! Monsieur Joubert, l'adjoint de notre arrondissement.
Mille amitiées, cher Monsieur Villebrun, je parierais, modèle des pères que vous allez à St. Etienne du mont, chercher mademoiselle.
N. Précisément c'est toujours demain, n'est-ce pas que vous faites, avec Alida, cette quête à domicile pour les pauvres?
J. (*à part.*) Cette voix m'est connue!
Mais certainement, j'aurai l'honneur d'aller prendre mademoiselle Alida, sur les deux heures.
Grand merci, Au revoir Monsieur Joubert.
Au revoir, Monsieur, (*Joubert salue et sort.*)

SCENE IX.

PLANTEROSE, VILLEBRUN, ANDRÉ.

- (*A André qui passe.*) Ah! c'est vous, Monsieur Bernier. Souvenez-vous que c'est demain, la fin du mois.
J'y ai déjà pensé, Monsieur, mais je crains
(*A part*) C'est Villebrun, que j'ai tant cherché.

VILLEBRUN. Cette fois, Monsieur, est la dernière, il faut solder l'arriéré de votre loyer et payer un trimestre à l'avance, ou vider les lieux.

ANDRÉ. Je vous ai déjà dit, Monsieur, tout ce qu'il est possible de faire pour vous satisfaire, je le ferai, mais

VILLEBRUN. Il n'y a pas de "mais" Monsieur; il me faut mon argent vous dis-je, ne l'oubliez pas.

ANDRÉ. Je ne l'oublierai pas, Monsieur. (*Sortant*) Mon Dieu, que faire!

VILLEBRUN. (*A lui-même.*) Il faut être sévère avec ces gens là, autrement on se fait voler. (*fausse sortie et rencontrant Planterose.*)

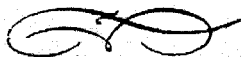
PLANTEROSE. (*Haut et s'avancant.*) La charité s'il vous plaît.

VILLEBRUN. Au large vagabond.

PLANTEROSE. (*Se mettant en face de Villebrun et bas.*) La charité, Monsieur Villebrun.

VILLEBRUN. (*Stupéfait.*) Planterose.

PLANTEROSE. (*S'inclinant.*) Oui, Monsieur Villebrun, ... Planterose, votre ancien commis à ... Bordeaux (*Lui présentant son chapeau.*) La charité mon bon Monsieur, s'il vous plaît. (*Villebrun après avoir regardé Planterose, lui jette une pièce d'or et s'éloigne rapidement.*) Misérable, maintenant, je ne te lâcherai pas, que je n'aie découvert ton repaire. (*Il suit Villebrun de loin.*)



III ACTE.



*INTÉRIEUR PAUVRE MAIS PRO-
PRE— CHEZ BERNIER, FILS.*

SCÈNE I.

BIGOT, ANDRÉ, ARTHUR.

ANDRÉ. *(Appelant)* Arthur..... Arthur.

ARTHUR. *(Entrant vivement)* Me voici frère.

ANDRÉ. Tu vas aller chez l'épicier. Tu demanderas une demie livre
de beurre et un pain.

ARTHUR. Est-ce tout?

ANDRÉ. *(Lui donnant de la monnaie.)* Oui. On te remettra six sous.

ARTHUR. *(Cherchant sa casquette)* Combien dis-tu?

ANDRÉ. Six sous, cours et reviens vite.

ARTHUR. Il y aura un sou pour moi, hein?

ANDRÉ. Comme de raison, mais vas vite.

ARTHUR. Bon, alors j'vas aller comme le vent. (*Il sort.*)

BIGOT. (*Entrant avec un morceau de tapisserie, une règle et des ciseaux, puis chantonnant.*) "Oh! bel ange, ma Lucie" (*s'arrêtant et toussant*) diable, diable, mon baryton est dérangé ce matin.

ANDRÉ. (*Regardant Bigot tailler son papier.*) Vas-tu finir bientôt, Bigot?

BIGOT. (*Le regardant*) De chanter?

ANDRÉ. Eh! non ton ouvrage?

BIGOT. Ça avance, ça avance, Mr, André, mais tout doucement (*Rechantant.*) "Oh! bel ange, ma Lucie" (*Il tousse*) sapristi j'ai pris du froid, c'est sûr ... mon timbre se gâte.

ANDRÉ. (*Allant à une table et y trouvant un journal.*) Le fait est, mon pauvre Bigot, que tu ne ferais pas merveille à l'opéra. Tiens (*trouvant le journal.*) mais à qui appartient ce journal?

BIGOT. C'est à moi Mr. André c'est le journal du patron..... j'le lui pince quand il l'a lu ... v'là comme je m'abonne moi ... ça ne ruine pas.

ANDRÉ. (*Lisant.*) Mercredi dernier, une magnifique représentation a eu lieu, au grand opéra,

BIGOT. Ah! oui ... j'y ai été.

ANDRÉ. Diantre (*Lisant*) hier, à l'opéra comique

BIGOT. Ah! pristi, c'était beau, j'y étais.

ANDRÉ. Aussi (*Lisant*) Demain à la comédie française, pour la rentrée si vivement attendue de Mademoiselle

BIGOT. (*Vivement*) J'y serai pour sûr.

ANDRÉ. (*Jetant, sur la table, le journal*) Ah! ça, tu vois donc tout, toi?

BIGOT. Mais, ah! ça, vous ne voyez donc rien, vous?

ANDRÉ. Ma foi, mon cher garçon, je t'avourai franchement que mes moyens ne me permettent pas des plaisirs aussi coûteux et j'ignore vraiment, comment tu peux y suffire!

BIGOT. Mon Dieu, je loue une loge au poulailler, c'est pas plus mal composé qu'ailleurs ...

ANDRÉ. (*S'excriant*) Soit, mais moi, par rapport à ma position, je ne le puis pas.

BIGOT. J'dis pas l'contraire, Mr. André, mais moi, avec ma position, dans les beaux arts, j'me permets ça. Des fois encore, j'achète une contre-marque et les jours de première j'me glisse au parterre ... en amateur des arts, quand c'est beau, j'applaudis.

ANDRÉ. Oui, mais quand c'est mauvais.

BIGOT. Quand c'est mauvais, j'applaudis encore faut pas décourager personne.

ANDRÉ. Tu es un gaillard fort heureux toi

BIGOT. Laissez-moi donc tranquille j'aimerais bien mieux être à votre place si vous ne vous amusez pas, c'est que vous ne le voulez pas ... est-ce que je vous crois. (*Il va poser son papier dans une autre chambre et revient aussitôt.*)

ANDRÉ. Quel heureux caractère que ce Bigot! Toujours content, de ce qu'il a, toujours gai, toujours le mot pour rire, aucun soucis: du moins en apparence. Héla ! que ne suis-je comme lui, un ouvrier, je serais peut-être plus heureux, ou plutôt moins malheureux.

BIGOT. (*Entrant*) Dans une petite heure, Mr. André, votre chambre sera prête (*montrant au tableau à terre*) où faudra-t-il accrocher le portrait de votre papa Mr. André?

ANDRÉ. Est, mais avant, tu ne ferais pas mal de lui donner un coup de pluméau.

BIGOT. N'enseignez rien, Mr. André ... la propreté, c'est mon fort, à preuve que tous les matins, j'vous débarbouille mon Bigot à l'eau chaude s'il vous plait et j'n'vous le lâche que quand il est propre comme un sou. Bien, j'vois la maman, si son Bigot n'était pas propre. (*Il sort.*)

SCÈNE II.

ANDRÉ, puis BIGOT.

ANDRÉ. (*Avec découragement.*) Quelle vie que la mienne! constamment obligé de cacher au monde ma profonde misère ... subir à tout moment l'humiliation encore hier, mon chef de bureau me faisait observer que ma redingote ne convenait pas à ma position — paraître content de mon sort et le maudire au fond de mon cœur, voilà ma vie depuis que j'ai perdu ma bonne mère ... Je n'ai pas le sou, et il me faut, dix louis, que je dois à mon propriétaire, sans quoi, demain, mon pauvre père, ma bonne sœur et mon frère seront sans abri, et moi ... peut-être à Clichy Après trois longues années de travail, en être réduit encore à vendre, pièce par pièce, notre pauvre mobilier notre maigre garde-robe, pour satisfaire à nos besoins les plus pressants ma pauvre sœur, obligée de sacrifier, les uns après les autres, tous les souvenirs précieux, laissés par notre bonne et sainte mère (*avec beaucoup d'émotion.*) Oh! Mère bien aimée, du haut du ciel où tu es maintenant, veilles sur tes enfants malheureux ... demandes à Dieu et obtiens nous une somme de courage égale à nos misères ... et si c'est possible, un peu de bonheur pour ma sœur et mon frère fut-ce même au dépens du mien Pauvre Antoinette le Mont-de-piété voilà sa grande ressource dans les moments difficiles et Dieu sait s'ils sont nombreux. Dans ce moment, elle est allée y déposer quel-

ques reliques avec le produit des quels, elle masquera notre misère à Roquefeuil, qui doit déjeuner avec nous ce matin allons, courage ... la Providence viendra peut-être à notre secours ... mais que fait donc Arthur, il tarde bien à rentrer.

BIGOT. (*Entrant avec le portrait.*) Là, v'là l'portrait du papa, est-ce propre un peu, hein? où l'acrocher Mr. André?

ANDRÉ. Ici, Bigot.

BIGOT. Là, ça y est ... Tout de même, y vous ressemble beaucoup c'portrait là, s'il avait pas c'te grosse moustache, ça pourrait être votre portrait à vous.

ANDRÉ. Tous me disent celà pauvre père!

BIGOT. Si vous n'avez plus besoin de moi, Mr. André, j'vas aller embrasser la maman.

ANDRÉ. Merci Bigot, je n'ai besoin de rien.

BIGOT. (*Va pour sortir et dans la coulisse*) Mr. André Bernier, c'est ici. (*Bigot revient sur ses pas, suivi de l lanterose.*)

SCENE III.

ANDRÉ, BIGOT, PLANTEROSE.

PLANTEROSE. Vous êtes Monsieur André Bernier?

ANDRÉ. Oui Monsieur.

PLANTEROSE. (*Lui tendant une lettre.*) Un Monsieur m'a prié de vous le mettre cette lettre. (*à part*) Cet homme me fait la charité presque tous les jours. (*Pendant cet aparté, André ouvre la lettre et Planterose apercevant le portrait s'écrie.*) Ah! mon Dieu ... (*avec agitation.*) Monsieur ... quel est ce portrait?

ANDRÉ. (*Avec surprise.*) C'est ... celui de mon pauvre père.

PLANTEROSE. *(Comme se parlant à lui-même.)* Son père en effet ...
...*(à André)* Vous vous appelez, André Bernier?

ANDRÉ. Je vous l'ai déjà dit, Monsieur.

PLANTEROSE. *(Comme se parlant à lui-même.)* Bernier?oui, c'est bien ce nom là et ce jeune homme, a les traits, le regard de l'autre.

ANDRÉ. Auriez-vous connu mon père, Monsieur?

PLANTEROSE. Non non au premier abord on croit comme ça.

BIGOT. Eh! bien, alors, vieux radoteur, on n'pousse pas des hélas! à faire trembler les gens *(à lui-même)* il m'a flanqué une peur qu'est-ce que vous attendez encore? qu'on vous donne? ...

ANDRÉ. Ah! oui, j'oubliais *(fouillant son gousset,)*

PLANTEROSE. Je ne veux rien.

ANDRÉ. Comment?

PLANTEROSE *(Regardant toujours le portrait.)* Rien ... rien ... vous dis-je.

BIGOT. Diable, il paraît qu'en est grand Seigneur aujourd'hui!

ANDRÉ. *(Lui tenant une petite pièce d'argent.)* Me direz-vous ...

PLANTEROSE. *(Sortant très vite par le fond.)* Son fils ... c'est son fils.

ANDRÉ. Arrêtez, Monsieur, arrêtez *(à Bigot.)* Suis le et découvre où il demeure.

BIGOT. *(Courant après lui)* Pour sûr, il est fou. *(Il sort.)*

SCENE IV.

ANDRÉ.

ANDRÉ. *(Dépliant sa lettre)* Cet homme a dû connaître mon père, ce-là est sûr. Que veut dire son étrange conduite? J'en aurai le cœur net, car Bigot ne le lâchera pas, sans avoir découvert

son gîte et alors, je saurai à quoi m'en tenir Voyons qui m'écrira. (*Lisant.*)

Mon cher André,

Reçois et présentes mes excuses à Antoinette. Je ne puis tenir la promesse que je te fis hier, d'aller déjeuner avec toi ce matin. Une cause majeure y met obstacle, mais, demain, j'irai réclamer ce que tu devais me donner ce matin.

Ton ami de cœur.

Fabien Roquefeuil.

Fabien aurait-il découvert notre misère et chercherait-il déjà à nous fuir? Non, c'est impossible. Il est léger, fier, mais le cœur est bien placé quand il connaîtra notre détresse, j'en suis sûr, il voudra nous tendre la main.

SCÈNE V.

ANDRÉ, VILLEBRUN.

VILLEBRUN. Monsieur Bernier, je viens toucher le prix du loyer que vous me devez.

ANDRÉ. Je regrette infiniment Monsieur, de vous avoir causé ce dérangement, mais j'attends de minute en minute, le retour de ma sœur, qui est sortie précisément pour toucher quelque argent à votre intention.

VILLEBRUN. Mes occupations, Monsieur, ne me permettent pas, de faire ainsi, comse sur course, et d'attendre les gens. D'ailleurs mon homme d'affaires m'a déjà averti que vous étiez, de tous mes locataires, celui qui faisait le moins d'honneur à ses engagements.

ANDRÉ. Croyez bien, Monsieur, que cela ne dépend pas de ma bonne volonté, mes moyens sont si restreints

VILLEBRUN. Vos moyens d'existence ne me regardent pas. Ce qu'il me

faut, à moi, c'est ce que vous me devez. Je suis déjà intervenu, entre mon homme d'affaires et vous, mais ma patience a un terme. Ainsi donc il me faut la somme que vous me devez, autrement je vais prendre contre vous, une contrainte par corps et vous le savez ... c'est clichy.

ANDRÉ. Monsieur, vous n'exécuterez pas votre menace, car ce serait me réduire au désespoir, sans profit pour vous. Je congnois votre impatience, Monsieur, et aussitôt le retour de ma sœur, je m'enpresserai d'aller vous porter, si non la somme complète que je vous dois, du moins tout ce qu'elle aura pu toucher d'argent durant sa course.

VILLEBRUN. Oh! que nenni, ce n'est pas un à compte qui je veux, j'exige le tout. Je vais vous faire grâce pour la journée, mais si demain midi, vous n'avez pas payé, demain soir vous irez coucher à clichy, voilà mon dernier mot, Monsieur. *(Il va pour sortir et rencontre Bigot portant un petit pain et du beurre.)*

ANDRÉ. Merci Monsieur pour votre délai.

SCÈNE VI.

ANDRÉ, BIGOT, VILLEBRUN,
PLANTEROSE, ARTHUR.

BIGOT. *(Très agité.)* N'vous effrayez pas, M'sieu André, ce n'est presque rien, il n'a qu'une jambe de cassée.

ANDRÉ. Qui a une jambe de cassée?

BIGOT. C'est Arthur ... un cheval à l'épouvante a failli le tuer, heureusement pour lui, l'homme après qui je courais a pu en se jettant bravement à la tête du cheval, le faire dévier de sa course, de sorte qu'il n'a attrapé Arthur qu'en éraf-

flant. Le pauvre enfant a perdu connaissance, mais un médecin, qui passait à l'instant même, après l'avoir examiné, a dit qu'il n'avait qu'une jambe de brisée. Le docteur lui a fait r'filer quelque chose, puis il lui a arrangé son bobo que ça ne paraît déjà presque plus. Quand ça été fini, il m'a demandé votre adresse et doit venir voir le petit. *(Pendant tout ce monologue de Bigot, Villebrun est resté près de la porte écoutant ce récit. Planterose et un homme de peine entrent portant Arthur sur un brancard.)*

ANDRÉ. *(Courant à Arthur.)* Pauvre frère,

PLANTEROSE. *(Arrétant André d'un signe de tête)* Ne lui touchez pas Monsieur, il est faible, mais l'émotion passée, il n'y paraîtra plus. Le médecin assure qu'il n'y aura aucune suite fâcheuse. *(Appercevant Villebrun, et cédant sa place à Bigot.)* Portez l'enfant à son lit. *(André, Bigot et l'homme de peine portent Arthur dans sa chambre. Planterose se dirigeant sur Villebrun.)* Monsieur Villebrun que venez-vous faire ici?

VILLEBRUN. Qui êtes vous, Monsieur, pour me parler ainsi?

PLANTEROSE. *(Se croisant les bras.)* Qui je suis?..... Vous ne le savez pas, hein!... Eh! bien, je vais prendre les moyens de vous rafraîchir la mémoire Monsieur, j'ai pu faillir..... devenir une affreuse canaille, pas tout-à-fait autant que vous cependant. Mais d'aujourd'hui, de ce moment, je redeviens honnête homme et par conséquent votre ennemi.

VILLEBRUN. Vous êtes fou, Monsieur. *(Il fait un mouvement pour sortir)*

PLANTEROSE. *(Le rattrapant en scène et lui montrant le tableau.)* Villebrun Voyez-vous ce tableau examinez le bien ... le reconnaissez-vous? c'est le portrait de votre homme de Bordeaux de celui que vous avez volé.... puis tué, car il est devenu fou, à la suite de votre entrevue

..... et vous êtes ici chez son fils et je suis Planterose.

VILLEBRUN. (*Très agité*) Vous en avez menti, vous n'avez aucune preuve.

PLANTEROSE. (*Avec sarcasme.*) Ah! je n'ai pas de preuve, vous vous trompez Villebrun..... avec un homme comme vous, un homme comme moi n'avance rien sans preuve et cette preuve, je l'ai en main et c'est votre reçu même, donné au Capt. Bernier, quelques instants avant le crime; il servira à vous faire pendre s'il le faut, mais je n'y tiens pas, pour le moment du moins Vous pouvez encore éviter le baignoire ou la potence remettez au fils, ce que vous avez volé au père, c'est-à-dire 300 mille francs, je vous remets votre reçu et je me tais... si non, je vous prévins que je connais la demeure du Procureur un brave homme Monsieur Villebrun, je vous le certifie, et j'irai, avant peu, lui faire visite, et causer avec lui de quelques unes de vos qualités (*André et Bigot entrent.*)

VILLEBRUN. (*À Planterose*) Monsieur Planterose, veuillez passer un instant chez moi, aujourd'hui, j'ai à vous parler d'une affaire importante. (*Il sort.*)

PLANTEROSE. (*À Villebrun*) J'irai Monsieur, aujourd'hui même.

SCÈNE VII.

PLANTEROSE, ANDRÉ, BIGOT,
CAPT. BERNIER.

ANDRÉ. Monsieur, comment pourrais-je m'acquitter envers vous du service que vous venez de me rendre. Si j'avais de l'or, je vous dirais, le voici, il est à vous, mais je n'en ai pas. Cependant, si je pouvais vous être utile autrement, vous ajouteriez à ma reconnaissance, en me procurant l'occasion de

vous prouver jusqu'à quel point j'apprécie votre noble conduite.

PLANTEROSE. Monsieur Bernier, ma mise doit vous dire que c'est de l'or dont j'ai besoin, et cependant je n'en accepterais pas de vous, quelque étrange que cela puisse vous paraître. Ce que je veux de vous, vous pouvez facilement me l'accorder, c'est votre confiance, en dépôt de ma mise; il y va peut-être de votre bonheur et du mien J'ai été autrefois, bien misérable et je commence aujourd'hui à l'instant même ma réhabilitation Dieu, m'accorde, sans doute, mon pardon, puisqu'il a fait maître en moi, la pensée qui me domine en ce moment. Ne m'en demandez pas davantage, mais accordez moi, votre confiance, j'en ai besoin — Vous aviez, ici, il y a un instant un étranger!

ANDRÉ. Mon propriétaire, Mr Villebrun, qui venait réclamer une petite somme d'argent que je lui dois.

PLANTEROSE. Et qui vous menaçait des rigueurs de la loi, n'est-ce pas?

ANDRÉ. En effet, il me menaçait, si je ne la lui païé d'ici à demain, de me faire conduire en prison.

PLANTEROSE. (*A part* Le misérable! *Conduisant André vis-à-vis du portrait*.) Ce portrait, est bien celui de votre père et celui-ci, se nommait Pierre Bernier, Capitaine au long cours et résidait au Hâvres, il y a quelque quinze ans!

ANDRÉ. Oui Monsieur.

PLANTEROSE. A cette époque, il lui arriva un grand malheur, il fut frappé d'un coup de sang, à la suite duquel, il perdit sa raison.

ANDRÉ. En effet. Monsieur, mon pauvre père nous fut amené privé de sa raison, mais nous n'avons jamais su sous quelles circonstances, ce malheur lui est arrivé. Puis-je savoir, Monsieur, comment il se fait que vous soyez au courant...

PLANTEROSE. Pardonnez Monsieur Bernier, mais j'ai besoin de savoir l'époque de sa mort!

ANDRÉ. Mais il vit encore.

PLANTEROSE. (*Mouvement de surprise*) Il vit encore! (*à part*) O Providence merci. (*À André*) Et puis-je savoir, Mr Bernier, où est maintenant Monsieur votre père?

ANDRÉ. Mais avec nous, Monsieur. Pourriez-vous songer un instant que nous abandonnerions notre père à la merci du hasard, lui autrefois, si bon, si généreux, et maintenant incapable de penser même à demander son pain du jour.

PLANTEROSE. Des efforts, sans doute, ont été tentés pour lui faire recouvrir la raison?

ANDRÉ. Pendant plusieurs années, Monsieur, mais toujours inutilement.

PLANTEROSE. Pauvre Capitaine! Et il vit encore... (*à part*) Une idée... (*À André*) Monsieur Bernier, serait-ce trop solliciter que d'être admis auprès de votre père? Puis-je le voir seul.

ANDRÉ. Ah! Monsieur, il n'aime pas voir les gens.

PLANTEROSE. Mr. Bernier, croyez bien, que la curiosité n'est pour rien dans ma demande; j'ai de graves raisons pour insister, si la chose est possible. Veuillez je vous prie me conduire près de lui.

ANDRÉ. Je vous crois, et vais essayer de vous l'amener. (*Il sort*)

PLANTEROSE. Mon Dieu, faites que je réussisse dans mon projet. Prenez ma vie, s'il le faut, en expiation de ma faute et rendez la raison à ce pauvre malheureux et le bonheur à cette famille.

ANDRÉ. (*Entrant avec son père qu'il tient par le bras.*) Le reconnaissez-vous?

PLANTEROSE. (*Le regardant quelques instants.*)... Il est bien changé... la maladie a fait ses ravages ordinaires, mais je le reconnais, c'est bien lui. Comme je vous l'ai demandé, veuillez me laisser quelques instants seul avec lui (*André se retire. Planterose se place près du Vieillard quand celui-ci parle, musique en sourdine.*) Eh! bien, Mr. Bernier comment vous por-

tez vous? Bernier lève la vue lentement, regard hésitant-sourire hébété, il baisse la vue — la relève, regard de défiance il cherche son fils des yeux — il se lève pour s'en aller.)

Est-ce que vous ne me reconnaissez pas, Mr. Bernier?... c'est moi qui

Capt. BERNIER. (*Se rassied lentement*) Oui ... oh! oui c'est donc toi, Jean, qui a signalé le "l'orsaire" du haut de la grande hune, au moment où nous saisissons les côtes de Bordeaux ... ah! comme il ventait ... et quelle effroyable tempête nous avons eue comme il ventait ... et comme il neigeait ... la neige ... la neige ... (*vue égarée*) c'est le tombeau des petits enfants des petits enfants des enfants (*avec force*) et ils m'ont volé les miens ... les bandits ... (*agité et se levant vivement*) Ils les ont tués devant moi et ils m'ont tué ensuite ... ils m'ont tout volé ils m'ont pillé les misérables

PLANTEROSE. (*Saisit Bernier et le fait asseoir avec douceur*) Mais je ne suis pas Jean, Père Bernier. Je n'ai jamais été marin je m'appelle Planterose. Est-ce que vous ne vous rappelez pas de ma figure? voyons, père, regardez moi bien vous m'avez vu autrefois.

Capt. BERNIER. Autrefois..... ah! oui, autrefois..... c'étaient tous de fiers marins..... ils étaient honnêtes... robustes, et ne craignaient pas d'affronter les dangers de la mer.... Toujours prêts à s'exposer pour sauver les autres..... un bout de prière..... une pensée pour leur femme ... et leurs petits enfants.... (*agité*) Ah! ils me les ont tués... les misérables ils ont tout volé.... tout pillé..... ils m'ont tué mes enfants.... pauvres enfants.... (*il retombe sur sa chaise.*)

PLANTEROSE. (*A lui-même*) Impossible d'en rien tirer..... essayons une dernière fois. (*A Bernier*) Mais qui donc vous a volé?

Capt. BERNIER. (*Avec excitation.*) Ah! Canaille ...

PLANTEROSE. Qui ça.... Cazavan?

Capt. BERNIER. Hein?... Cazavan.... Cazavan.... Non ...non.

PLANTEROSE. Villebrun?

Capt. BERNIER. (*Soubresaut de colère.*) Villebrun, Villebrun, le bandit. (*Prenant Planterose par le collet de son habit et faisant semblant de lui parler bas à l'oreille et parlant haut.*) Le misérable..... je l'ai tué..... étouffé,..... chut.... ou pourrait nous entendre.

PLANTEROSE. (*A lui-même*) L'idée du fait est encore gravée au fond du cerveau, il ne faut pas désespérer — le lendemain appartient à Dieu. (*à Bernier.*) Eh! bien, père, Villebrun vit encore, nous lui arracherons le portefeuille.

Capt. BERNIER. Le portefeuille..... le portefeuille..... je l'ai perdu.

PLANTEROSE. Courage Capitaine, nous le retrouverons. (*Appelant André*) Mr. André. (*Celui-ci arrive*) Reconduisez Mr. votre père, et pardonnez-moi si je vous ai causé quelque peine en insistant à le voir.

ANDRÉ. Monsieur, je ne mets nullement en doute vos intentions, je suis convaincu qu'elles sont bonnes, mais je ne comprends pas.....

PLANTEROSE. Vous me comprendrez plus tard; pour le moment, je vous en supplie, ayez confiance en moi. Si dans cinq heures, je ne suis pas de retour — alors suivez fidèlement les instructions que je vous ferai parvenir, il y va peut-être de votre bonheur à tous — me le promettez vous?

ANDRÉ. Je ne sais trop Monsieur, où vous voulez en venir, mais, je sens là (*montrant son cœur*) que vous êtes un ami (*avec résolution*) je vous obéirai, je vous le jure.

PLANTEROSE. Bien, Monsieur — priez Dieu pour moi et au revoir. (*André rentre avec son père dans ses appartements — Planterose se dirige vers la porte.*)

SCÈNE VIII.
PLANTEROSÉ, Le Dr. DUPRÉ, BIGOT.

Dr. DUPRÉ. (*Entrant*) n'est-ce pas ici que demeure Mr. Bernier?

PLANTEROSÉ. Oui Docteur. Veuillez entrer. Vous venez, sans doute, voir votre petit malade. (*A part*) j'ai déjà rencontré cette figure autrefois.

Dr. DUPRÉ. Comment l'enfant a-t-il supporté le trajet?

PLANTEROSÉ. Comme peu d'hommes l'eussent fait. Pas une seule plainte ne s'est échappée de sa bouche.

Dr. DUPRÉ. Bien. Veuillez me conduire près de lui.

PLANTEROSÉ. Docteur, permettez-moi avant, de vous poser une ou deux questions.

Dr. DUPRÉ. Volontiers.

PLANTEROSÉ. Demeurez vous à Paris, docteur?

Dr. DUPRÉ. Non Monsieur, je demeure à Bordeaux.

PLANTEROSÉ. Êtes-vous à Bordeaux depuis longtemps?

Dr. DUPRÉ. J'y suis né et ne l'ai jamais quitté, que pour quelques jours, de temps à autre.

PLANTEROSÉ. Et à Bordeaux, vous demeuriez?

Dr. DUPRÉ. Rue d'Enfer.

PLANTEROSÉ. (*A lui-même*) Rue d'Enfer..., rue d'Enfer.... ce n'est pas celà (*Au docteur*) . Il y a quinze à seize ans docteur, demeuriez-vous dans cette même rue?

Dr. DUPRÉ. Non, je demeurais dans la rue des Augustins. No. 14.

PLANTEROSÉ. (*Très vite*) C'est celà, rue des Augustins. Vous appelez vous docteur, il y a de celà près de quinze ans, d'avoir été appelé, par un banquier, du nom de Villebrun, pour donner vos soins à un homme, qui venait d'être frappé dans ses bureaux, d'un coup de sang.

Dr. DUPRÉ, (*Réfléchissant*). En effet, je me rappelle.... ou plutôt vous

m'en faites rappeler.... car, je vous remets maintenant, quoique vous soyez changé depuis cette époque — vous étiez près du malade à mon arrivée et vous m'avez aidé à lui porter secours — mais le pauvre malheureux, en revenant à la vie avait perdu la raison.

PLANTEROSE. C'est cela même Docteur — votre mémoire est excellente, et j'en suis bien heureux. J'étais alors, l'un des commis de Villebrun. Au moment où il préparait sa fuite, j'avais deviné son projet. Pendant que nous conversions sur ce sujet, il se présenta un marin, qui arrivait des Antilles et qui lui confia une somme de 250 mille francs. Villebrun prit la somme, je rédigeai le reçu, il le signa et le remit au Capitaine. Celui-ci parti, Villebrun acheta mon silence trente mille francs et comme un misérable, je me fis son complice. Une heure après, le Capitaine revint chez Villebrun et redemanda son dépôt, il avait appris, qu'il y avait des doutes sur la solvabilité du banquier — celui-ci refusa de remettre, avant le lendemain, la somme déposée entre ses mains — le Capitaine entra dans une furieuse colère et soudain, tomba à la renverse privé de connaissance. On vous envoya quérir — Vous savez le reste.

Dr. DUPRÉ. Misérable!

PLANTEROSE. Oui Monsieur, vous avez raison, c'était un célérat et je fus moi-même, assez canaille, pour devenir son complice, en consentant à vendre mon silence, et....

Dr. DUPRÉ. Et depuis, avez-vous, du moins, essayé de racheter votre faute?

PLANTEROSE. Docteur, cette confession, à défaut d'autres mérites, vous prouve que je suis franc et sincère. Je perdis Villebrun de vue — avec le prix de mon infâmie, je devins de plus en plus canaille — heureusement pour moi, Dieu m'a pris en pitié et je désire, ou plutôt, je veux redevenir honnête

homme. Je démasquerai ce célérat et dussè-je payer ma faute de ma vie, je la sacrifierai volontiers.

Dr. DUPRÉ. Et le mobile qui vous fait agir, en ce moment ?

PLANTEROSE. N'est autre que de réparer ma faute, car il en est encore temps. J'ai découvert notre victime d'il y a quinze ans. Ce pauvre capitaine Bernier est toujours fou, je l'ai vu et lui ai parlé — mais il me semble qu'il est encore possible de tenter avec chance de succès, un effort pour lui rendre la raison. Dans tous les cas, lui et sa famille sont dans le dénue-ment et Villebrun est millionnaire — et ce qu'il y a de pire, c'est qu'ils sont encore poursuivis par ce misérable, qui vient de menacer de la prison, l'aîné de la famille, parcequ'il ne peut payer le prix de quelques mois de loyer, qu'il lui doit.

Dr. DUPRÉ. Vous êtes un brave cœur, Mr. Planterose, ce que vous voulez faire est d'un honnête homme. Mais votre témoignage seul, je le crains, ne sera pas suffisant pour faire condamner ce Villebrun.

PLANTEROSE. Aussi, ai-je autre chose. Lorsque ce Capitaine perdit connaissance, il tenait à la main le reçu de Villebrun qu'il échappa — je le ramassai et le mit dans ma poche. Comme vous le voyez, j'ai une preuve écrite. Ajoutez à celà, mon témoignage, le vôtre, et....

Dr. DUPRÉ. Et celui de son domestique Joseph, qu'il me laissa en quittant Bordeaux, et qui depuis, est redevenu honnête homme.

PLANTEROSE. Vous le voyez docteur, le ciel semble vous avoir jetté sur ma route, tout exprès pour m'aider à racheter mon passé et pour me donner les moyens de confondre l'infâme. (*Amenant le docteur, en face du portrait.*) Regardez ce portrait docteur, c'est la victime de Villebrun, c'est le portrait du Capitaine Bernier. L'enfant que vous venez de secourir, est son fils.... nous sommes ici, au milieu de cette malheureuse famille. Dans cette chambre le pauvre fou, et

ici ce pauvre petit malheureux....

BIGOT. (*Entrant vite et apercevant tout-à-coup, Planterose et le docteur*) Pardon Messieurs. Je ne savais pas docteur que vous fussiez ici.

Dr. DUPRÉ. J'arrive à l'instant et j'allais prier Monsieur de m'annoncer.

PLANTEROSE. (*À Bigot*) Veuillez conduire Monsieur auprès du petit malade, et revenez s'il vous plaît. (*au docteur*) Je vais attendre votre retour, j'ai à vous entretenir encore quelques instants.

Dr. DUPRÉ. C'est bien, (*à Bigot.*) Veuillez me conduire (*Bigot et le docteur sortent.*)

PLANTEROSE. (*À lui-même*) Il me faut mettre ce Bigot dans mes projets, c'est un garçon d'esprit, il pourra peut-être m'être utile. Le difficile sera peut-être d'obtenir sa confiance. (*Il réfléchit.*)

BIGOT. (*Regardant Planterose du coin de l'oeil, et à lui-même*) Ce brave homme doit m'en vouloir gros, il s'agit de ne pas se laisser pincer. Hem hem.

PLANTEROSE. (*Relève la tête lentement et apercevant Bigot, il se dirige sur lui.*) Monsieur Bigot, vous aimez, je crois la famille Bernier de tout votre cœur.

BIGOT. C'est-à-dire que je me ferais hacher pour Mr. André, sa sœur et pour ce pauvre vieux.

PLANTEROSE. Dans ce cas, vous ne vous feriez nullement tirer l'oreille pour lui rendre un service important, si l'occasion s'en présentait.

BIGOT. Si l'occasion se présente, je vous jure que je la saisirai assez bien qu'elle ne m'échappera pas, si peu de cheveux qu'elle ait.

PLANTEROSE. Bien, mon garçon, je vous ai jugé léger, taquin, mais au fond bon cœur et je vois que je ne me suis pas trompé. Mon cher Bigot, je vais vous fournir l'occasion que vous désirez.

BIGOT. C'est bien, mais là franchement la main sur la conscience vous ne me gardez pas un peu rancune pour mes bêtises de l'autre jour?

PLANTEROSE. (*Souriant*) Pas le moins du monde, mon garçon, et si vous le voulez, nous allons conclure une paix, qui durera tant que vous voudrez — mais à une condition.

BIGOT. Voyons d'abord la condition.

PLANTEROSE. Elle est bien simple. Le Docteur Dupré et moi, nous allons entreprendre de faire rendre gorge à un misérable, qui est l'auteur de tous les maux de la famille Bernier. Il s'agit pour vous de nous seconder, quand nous aurons besoin de vos services.

BIGOT. C'est là tout.

PLANTEROSE. C'est-à-dire que vous n'interviendrez dans l'affaire que lorsque le Docteur vous invitera à le faire, ou moi-même.

BIGOT. Et l'affaire est sérieuse, et présente des dangers?

PLANTEROSE. Très sérieuse, mais elle ne présente de dangers, que pour moi seulement. Si je succombais à la peine, alors, si vous la poursuivez, vous courrez des dangers, mais seulement alors.

BIGOT. Et tout cela pour rendre service à la famille Bernier? (*Lui présentant la main*) Topez là, vous êtes la parole des hommes. Donc, c'est bien entendu — je vous demande pardon pour mes bêtises de l'autre jour et de votre côté, vous n'y penserez plus — et alors je suis à vous et au docteur, de la tête aux pieds, le jour et la nuit.

PLANTEROSE. C'est donc une affaire conclue. A nous trois nous réussirons, c'est sûr. Quand il en sera temps, le docteur vous dira ce que vous avez à faire, ou, à son défaut, je vous écrirai un mot pour votre gouverne. Vous savez lire l'écriture, puisque vous êtes peintre d'enseignes.

BIGOT. Peintre d'enseigne et dans mes moments de loisir, peintre d'histoire, s'il vous plaît.

PLANTEROSE. (*Souriant*) Le naturel revient au galop, prenez y garde.

BIGOT. Je n'y puis rien, j'ai beau le chasser par la porte, le gail-
lard revient toujours par la fenêtre.

Dr. DUPRÉ. (*Entrant*) Tout va bien, avec un peu de repos, le petit gail-
lard va s'en tirer à merveille.

PLANTEROSE. Docteur, maintenant si rien ne s'y oppose, je vous amène
chez moi, ou je vais chez vous — j'ai besoin d'un conseil.

Dr. DUPRÉ. Dans ce cas, allons chez moi.

PLANTEROSE. Bigot, n'oubliez pas mes recommandations.

BIGOT. Soyez sans inquiétude, vous serez content de Bigot.

PLANTEROSE. Au revoir.

BIGOT. Au revoir. (*Planterose et le Docteur sortent reconduits
par Bigot.*)

SCÈNE IX.

BIGOT, ANDRÉ, ROQUEFEUIL, UN COMMISSIONNAIRE.

BIGOT. Bigre, il paraît que je vais jouer un rôle dans une grande
affaire. Et la maman qui me dit toujours que je suis un pro-
pre à rien Apres tout, j'avais tort de turlupiner ce brave
homme là (*A André qui entre*) Mr. André, vous en croirez ce
que vous voudrez, mais ce chenapan de Planterose, m'a tout
l'air d'être un honnête homme a le juger sur sa mine,
je le croyais gueux de la cave au grenier, et c'est là où j'avais
tort... parole d'honneur, maintenant j'ai des doutes que Bi-
got, votre serviteur, vaille autant que lui. Voilà mon idée
franche et nette, sur ce gredin là.

ANDRÉ. Le fait est, que sa conduite est étrange et je ne sais qu'en
penser.

BIGOT. Dans tous les cas, ses intentions sont bonnes et si vous voulez m'en croire, vous ne vous fatiguerez pas l'esprit à déchiffrer sa conduite. Attendez ses instructions, puis vous verrez ce qu'il y aura à faire ensuite.

ANDRÉ. Tu as peut-être raison, Bigot mais ma sœur tarde bien à rentrer il me semble Pauvre Antoinette, comme elle sera désolée, en apprenant le malheur arrivé à ce pauvre Arthur. Heureusement il souffre peu, ce pauvre petit.

ROQUEFEUIL. *Entrant vivement,* J'apprends à l'instant, mon cher André, le malheur arrivé à ton pauvre frère et j'accours prendre ma part de vos chagrins.

BIGOT. *(A part)* Bon, l'homme à la peinture, sauvons nous. *(il entre chez Arthur.)*

ANDRÉ. Mon cher Roquefeuil, je te suis d'autant plus reconnaissant de cette marque de sympathie que je craignais pardonne-moi ce moment de doute à ton égard avoir perdu ton amitié ou si tu le préfères, je craignais de te voir éloigner de nous.

ROQUEFEUIL. *(Avec reproche)* Eh! pourquoi aurais-tu perdu mon amitié, pourquoi m'éloigner de vous?

ANDRÉ. Mon Dieu, mon cher Roquefeuil, je le sais par expérience, un trop grand nombre, hélas, furent les amis tombés dans la misère, et j'en suis rendu là.

ROQUEFEUIL. Eh! bien, André, s'il y en a qui sont ainsi, Roquefeuil n'est pas de ce nombre. Non pas, que je veuille dire que je suis riche, au contraire, ma position financière est moins que brillante; mais enfin, je puis dire maintenant, que j'ai devant moi des espérances d'avenir.

ANDRÉ. Pardonne-moi un moment d'erreur — mais serais-tu par hasard devenu millionnaire?

ROQUEFEUIL. C'est presque un roman, mon cher ami — mais avant d'aller plus loin, dis-moi, comment sont Arthur et Antoinette?

ANDRÉ. Antoinette est sortie depuis ce matin, je l'attends d'un moment à l'autre. Quant à Arthur, il a failli se faire tuer, le pauvre enfant. Heureusement pour lui, il s'est trouvé sur le lieu de l'accident un homme courageux, qui lui a sauvé la vie en exposant la sienne. Le pauvre petit nous a été apporté avec une jambe démise et force contusions.

ROQUEFEUIL. Ce n'est pas tout-à-fait aussi mal qu'on me l'avait dit — heureusement pour lui et pour vous autres aussi... Maintenant revenons à mon million... en perspective, mais tout d'abord, laissez-moi te faire un aveu. Lorsque je te rencontrai, l'autre jour, sur la rue, tu me fis l'effet d'un homme qui me cachait quelque chose, je jugeai que ce devait être la gêne, et pour m'en assurer, je m'invitai, sans façon, à déjeuner chez toi, afin de te remonter le courage, en te laissant voir que je n'étais pas moi-même, précisément doré sur tranche. Bref, je te quittai, avec la conviction d'avoir deviné juste, c'est-à-dire que nous étions, tous deux, dans la gêne, peut-être quelque chose de plus. J'avais un nom sans tache pour héritage mais pas le sou, ce qui n'était pas de nature à me mettre en gaieté folle. A peine l'avais-je quitté, je rencontrai un ancien ami de ma famille qui, avec quelques débris d'une ancienne fortune, se jeta dans l'industrie et il est en train de devenir puissamment riche. Je tombai juste à point entre ses mains — il cherchait un jeune homme intelligent, actif, et instruit. A ses yeux, il paraît que je réunis toutes ces qualités. Après quelque échange de politesse, il m'offrit à déjeuner, j'acceptai, nous entrâmes au restaurant. Pendant que je savourais mes côtelettes, il me fit mille et une questions sur mes projets d'avenir, mes aptitudes, mes goûts etc. De mes réponses, il conclut que je ne nageais pas précisément dans le pactole. Bref, il me communiqua un excellent projet d'entreprise qu'il avait en vu — nous le discutâmes et

de la discussion, il s'en ira dans l'idée, que j'étais l'homme qu'il lui fallait. Il m'offrit de me mettre à la tête de l'entreprise, sans mise de fonds de ma part, ce qui m'allait comme un gant, avec trois mille francs d'émolument plus une part de dix pour cent dans les profits, pour la première année. Tu peux penser mon cher André, si j'acceptai de suite. J'entre en fonction, la semaine prochaine. Ce matin même, j'ai touché quelque argent et je viens te demander une faveur, que tu ne me refuseras pas — que tu ne peux pas me refuser — celle de me traiter en frère, comme autrefois au collège.

ANDRÉ. *(Lui tendant la main)* Mon cher Roquefeuil, de tout mon cœur, je partage ta joie — personne plus que toi, ne méritait un tel bonheur.

ROQUEFEUIL. *(Lui tenant toujours la main)* André... ce que tu fais là, n'est pas bien. Tu fais semblant de ne me pas comprendre, mais ne crois pas que je me tienne pour éconduit. Je te demande de partager mon bonheur, tu acceptes, c'est bien, mais ce n'est pas tout, j'ai dit comme autrefois au collège. Eh! bien au collège, notre bourse était commune, surtout dans les moments difficiles. Eh! bien, André, je l'exige, au nom de notre amitié, je l'exige au nom de ta mère, ou plutôt, de notre mère.

ANDRÉ. Bon et noble Roquefeuil... tu ne peux t'imaginer combien, dans ce moment tu inondes mon cœur de joie. Oui, je puis te l'avouer à toi, mon meilleur ami — la misère m'étreint, le malheur me poursuit avec un acharnement qui me décourage. Ami, je t'en conjure, laisse-moi encore quelques heures avant d'accepter ce que tu m'offres avec tant de délicatesse, tant de générosité. J'attends ma sœur et

ROQUEFEUIL. André, pourquoi me blesser inutilement en repoussant ma demande. Ce n'est pas un service que je viens t'offrir, c'est plus que cela, André, c'est mon droit à la reconnaissance que je

reclame et tu ne peux me le refuser à aucun titre. Autrefois, quand j'étais petit, ta bonne et sainte mère, à l'égal de toi me prodiguait sa tendresse et ses bontés. Dans son cœur, nous comptions comme deux frères. Aujourd'hui, parceque tu es malheureux, vas-tu me refuser ce doux titre? Veux-tu me forcer à perdre le souvenir du passé.....

ANDRÉ. Tu l'emportes frère; pardonne-moi, si je t'ai blessé, mon cœur n'y était pour rien.... Dès moi, peux-tu disposer de quelques instants — il me faut absolument sortir et voici pourquoi; mon propriétaire sort d'ici et venait me réclamer une assez forte somme pour moi, qu'il me faut payer demain au plus tard, sans quoi, il me menace de la prison.

ROQUEFEUIL. (*Tirant sa bourse*) Ah! oui-dà, mais il comptait sans Roquefeuil, et son futur million.

ANDRÉ. Patience frère, remets l'épée au fourreau et laisse-moi t'instruire. Mon frère a été amené ici, par son sauveur, un pauvre diable, à qui j'ai quelques fois fait l'aumône. Le portrait de mon père est tombé sous sa vue, ce qui lui a causé une très vive émotion. Après m'avoir posé quelques questions et avoir appris que mon pauvre père vivait encore, il a insisté pour le voir, mais seul. L'entrevue a eu lieu, puis il m'a prié, supplié de lui accorder ma confiance dont il a besoin dit-il, et surtout, de me conformer à des instructions, qu'il doit me faire tenir; j'attends ces instructions d'un moment à l'autre.

UN COMMISSIONNAIRE. (*Une lettre à la main*) Mr. André Bernier?

ANDRÉ. C'est moi.

UN COMMISSIONNAIRE. Une lettre pour vous.

ANDRÉ. Donnez mon ami, (*Il veut donner un pourboire qui est refusé.*)

UN COMMISSIONNAIRE. Merci Monsieur, je suis payé. J'ai ordre d'attendre votre réponse.

SCÈNE X.

ANDRÉ, ROQUEFEUIL, BIGOT,
Dr. DUPRÉ, JOSEPH, BERNIER, PÈRE.

ANDRÉ. (*Tenant la lettre à la main*) Tu ne saurais croire, mon cher Roquefeuil, combien je redoute de connaître le contenu de cette lettre — Il me semble, qu'il y a là, pour moi, un secret terrible à apprendre.

ROQUEFEUIL. (*Tendant la main*) Laisse à l'amitié, le soin de prendre, le premier, connaissance de ce papier.

ANDRÉ. (*Lui donnant la lettre*) Soit — lis.

ROQUEFEUIL. (*Ouvre et parcours la lettre à la hâte — André s'est assis et paraît très ému*) Écoute frère, nous sommes sur la piste qui doit nous conduire à la cause de tous vos malheurs. Voici ce qu'on t'écrit : —

•
Monsieur Bernier,

Votre père fut autrefois volé d'une forte somme d'argent et faillit mourir entre mes bras, frappé d'un coup de sang. Quand il reprit ses sens, sa raison n'y était plus. Témoin du crime, le voleur acheta mon silence; voilà ma faute. Je suis maintenant en train de la racheter. Suivez, avec confiance et sans retard, le commissionnaire, qui vous remettra ces lignes, il vous conduira vers moi. Faites vous accompagner d'un ami.

Bien à vous.

MICHEL PLANTEROSE.

ANDRÉ. *(Se levant)* Pauvre père, voilà donc la cause de ton malheur, oh! je te vengerai. Ami, fais moi le plaisir de veiller sur mon père et mon frère, jusqu'à mon retour. Bigot va m'accompagner.

ROQUEFEUIL. Appelle quelqu'un pour veiller sur eux, c'est moi, qui t'accompagne.

ANDRÉ. *(Lui tendant la main)* Oh! Fabien, tu es bien mon frère, merci. *(appelant)* Bigot Bigot.

BIGOT. Qu'y a-t-il?

ANDRÉ. Je vais sortir un instant avec Monsieur, je me rends chez Mr. Planterose. Je te confie mon père et mon frère, jusqu'à mon retour. Si Antoinette arrivait pendant mon absence, dis lui que... je suis sorti avec Mr. de Roquefeuil, qu'elle ne s'inquiète pas si mon retour se faisait attendre... *(Pendant qu'il parle ainsi à Bigot, il prend son chapeau, sa canne — et pendant ce temps Roquefeuil parle au commis-sionnaire, puis ils sortent.)*

BIGOT. *(Les reconduisant)* Soyez sans inquiétude Mr. André, je n'démords pas de la maison avant votre retour. *(Revenant en scène)* Diable ils s'en vont chez Planterose, et moi! Je devais, pourtant être de la partie aussi allons faut croire qu'il a changé d'idée. Au fait, j'vois pas à quoi j'aurais pu lui être bon, moi d'autant plus que Mr. Roquefeuil l'accompagne *(arrangeant les chaises)* Mais tout de même, j'aurais eu du plaisir à voir le coquin de près. Al-lons, faut plus y penser.

Dr. DUPRÉ. *(Entrant vivement.)* Monsieur Bernier fils, est parti n'est-ce pas?

BIGOT. Il vient de sortir à l'instant.

Dr. DUPRÉ. Monsieur Bigot, le temps de montrer que vous êtes homme de parole est arrivé; vous avez promis à Mr. Planterose de l'aider dans son entreprise de démasquer un coquin, il a

besoin de vous immédiatement, vous allez me suivre, avec Monsieur Bernier père.

BIGOT. Ah! docteur, vous me tirez là, une immense épine, allez, je commençais à croire qu'on m'avait oublié; mais quant à amener avec nous ce pauvre vieux, fichtre, ça ne me va qu'à demi, Mr. André.....

Dr. DUPRÉ. Nous n'avons pas le temps de discuter la chose, Monsieur Bigot — Qu'il vous suffise de ma parole d'honneur, que je vous donne, c'est que Mr. André approuvera votre conduite. Amenez ce pauvre Mr. Bernier et vivement le temps presse.

BIGOT. S'il en est ainsi, je vous obéis de suite, le temps d'avertir la maman, qui est auprès du petit, et je reviens à l'instant, avec le père.

Dr. DUPRÉ. Bien, faites vite. *(Bigot sort) (À lui-même)* Qui sait..... sa vue embrassant, tout à coup, les personnages d'autrefois..... une émotion assez puissante pour réveiller sa raison..... peut s'ensuivre..... enfin..... c'est un essai à tenter..... j'ai espoir..... *(Il va à la porte et appelle)* Joseph.... Joseph....

BIGOT. *(Entrant avec le Père Bernier qu'il tient sous le bras)* Venez père, l'air vous fera du bien.

BERNIER. Antoinette..... ne veut pas.

JOSEPH. *(Entrant)* Vous m'avez appelé?

Dr. DUPRÉ. Faites vous voir de ce Monsieur, un instant seulement et retirez vous.

JOSEPH. *(Se place de manière à être vu de Mr. Bernier père, qui jette sur lui un long regard; sur un signe du Dr. Joseph se retire — le Père Bernier le suit des yeux jusqu'à sa sortie.)*

Dr. DUPRÉ. Ben signe.

BIGOT. Allons papa, voici votre chapeau, on va aller trouver Antoinette sur le port.

Dr. DUPRÉ. Oui Capitaine, allons voir votre navire, Antoinette vous y attend.

BERNIER. (*Souriant*) Le navire ah! oui oui allons.

BIGOT. C'est cela père, vous allez voir, comme on va s'amuser.

Dr. DUPRÉ. Votre mère est auprès du petit malade?

BIGOT. Oui Dr. sans cela je ne pourrais pas vous accompagner.

Dr. DUPRÉ. Bien, allons et vivement. (*Tous sortent.*)



IV ACTE.

PETIT SALON, OU CABINET D'AFFAIRES CHEZ VILLEBRUN.

SCÈNE I.

VILLEBRUN, (*Seul*) Puis PIERRE. (*Domestique.*)

VILLEBRUN Ce misérable Planterose j'aurais dû m'en défaire autrefois il est peut-être trop tard aujourd'hui Si encore, en sacrifiant quelques milliers de francs, j'étais sûr de son silence mais le misérable est ivrogne et en boisson, il peut me trahir.... même sans le vouloir A tout prix, il me faut sortir de cette maudite situation il faut que cet homme disparaisse d'une façon ou d'une autre Oui, c'est cela que diable, il ne peut refuser ces offres s'il refuse Eh! bien, tant pis pour lui il l'aura voulu maladroit (*Il sonne son domestique.*)

PIERRE. Monsieur a sonné?

VILLEBRUN. Pierre, apportez moi une bouteille de vin et une de cognac.

PIERRE. Oui Monsieur. (*Faisant un mouvement pour sortir.*)

VILLEBRUN. Alida est dans sa chambre je suppose.

PIERRE. Non Monsieur, elle est sortie.

VILLEBRUN. Bien (*Pierre fait mine de sortir* Pierre un de mes commais d'autrefois, un Mr. Planterose tombé dans la misère depuis que je l'ai perdu de vue, doit se présenter aujourd'hui. Aussitôt qu'il se présentera, vous l'introduirez ici.

PIERRE. Oui Monsieur.

VILLEBRUN. Sa mise n'est peut-être pas très convenable, le pauvre garçon a eu de mauvais jours — tout de même vous l'introduirez. En attendant son arrivée, s'il se présente quelqu'un, je suis visible. Si Planterose arrivait pendant que je serais ainsi occupé, priez le d'attendre un instant au petit salon et venez m'avertir qu'un inconnu demande à me parler. Mais, pendant que je serai en conférence avec Mr. Planterose, je ne serai visible pour personne, pas même pour Alida — affaire très importante sera l'excuse donnée.

PIERRE. Suffit ? Monsieur n'a plus rien à m'ordonner ?

VILLEBRUN. Non apportez moi seulement, ce que je vous ai demandé, ainsi que des verres.

PIERRE. Oui Monsieur. *Il sort.*

SCÈNE II.

VILLEBRUN, PIERRE, JOUBERT.

VILLEBRUN. (*Seul*) Tant pis pour lui, ce n'est pas moi qui le cherche, je ne lui veux pas de mal et il me menace — je m'en défais, au besoin, c'est mon droit — d'ailleurs qui s'occupera de cette canaille là ?

PIERRE, (*Entrant avec un plateau sur lequel sont les deux bouteilles,*

et les verres.) Voici Monsieur, ce que vous m'avez demandé, où vais-je les placer?

VILLEBRUN. Ici, sur cette table bien, maintenant, souvenez-vous bien de la consigne. Avant l'arrivée de Mr. Planterose, introduisez ceux qui se présenteront, après son arrivée, je suis invisible pour qui que ce soit, même pour Alida — affaire très importante — allez.

PIERRE. Il sera fait comme vous le désirez. *(Il sort.)*

VILLEBRUN. *(Examinant la bouteille d'eau-de-vie.)* Avec ceci, je suis sûr de mon affaire impossible qu'il refuse le petit verre qui devra l'amener à conclure notre convention — le difficile sera plutôt de l'empêcher de tout boire *(Prenant dans son portefeuille le poison dont il a besoin et le versant dans la bouteille, puis agitant celle-ci.)* Avec ceci, lentement *du vin* mais sûrement, avant huit jours, le gout ~~de la soif~~ lui sera passé — les maladies de cœur sont si communes par ce temps-ci! Là ... s'il accepte ma proposition, cette bouteille *(montrant celle où il n'y a pas de poison)* s'il refuse, ce sera l'autre. Lui parti, le billet sera perdu dans ses nippes — dans tous les cas, le plus pressé, c'est d'expédier ce coquin, en Amérique ou ailleurs, à son choix.

PIERRE. *(Présentant une carte sur un plateau.)* Quelqu'un.

VILLEBRUN. *(Prenant la carte et lisant.)* Monsieur Joubert ... faites entrer mais avant, placez ces bouteilles et ces verres dans le cabinet ... bien ... faites entrer maintenant ... *(Allant au devant de Joubert.)* Ah! Monsieur Joubert, comment vous portez-vous?

JOUBERT. Mais très bien, Monsieur. Je vois avec plaisir, à en juger, par votre air joyeux, que les soucis d'affaires n'ont pas d'empire sur votre caractère, et vous le savez comme moi, lorsque l'esprit est calme, le corps n'en est que mieux.

VILLEBRUN. *(Lui présentant un siège.)* Ma foi, mon cher Monsieur, je

n'ai pas à me plaindre du sort. Mon homme d'affaires, tient si bien ses comptes, que son absence momentanée ne me cause que très peu de tracas. La santé est bonne et les distractions arrivent les unes à la suite des autres, juste à point pour amuser sans me fatiguer.

JOUBERT. Ainsi donc, je puis conclure, que vous êtes un homme parfaitement heureux, ce dont d'ailleurs je me doutais un peu.

VILLEBRUN. Vous allez peut-être un peu loin — "parfaitement heureux" — n'est peut-être pas, le mot propre, pour exprimer avec justesse, ma position, mais enfin, j'en suis satisfait et je crois que c'est beaucoup pour être heureux.

JOUBERT. Voilà le sage que je cherchais depuis longtemps, enfin, je l'ai trouvé et je l'admire. Mademoiselle Adèle sans doute, est au moins pour moitié dans votre bonheur.

VILLEBRUN. Ah! ma foi, pas tout-à-fait. Lorsque je souscris à tout ce qu'elle désire, oui — mais si je me mets un tant soit peu en travers, ma foi, elle me fait un peu l'orage, mais le beau temps revenu n'en a que plus de charme. En ce moment, elle est en visite chez des amis.

JOUBERT. Mademoiselle est Reine de toute manière, et comme nous tous, vous devez être sujet obéissant.

VILLEBRUN. Pour sujet, je le suis, je ne m'en cache pas, mais j'y trouve mon bonheur, il est si doux d'obéir à son unique enfant, quoique capricieux quelques fois.

JOUBERT. Vous avez parfaitement raison, Monsieur, on est trop heureux d'être leur serviteur très humble.

VILLEBRUN. A propos, serez-vous au cercle, ce soir?

JOUBERT. A moins d'affaires très pressantes, j'y serai.

VILLEBRUN. Vous savez que c'est ce soir, qu'à lieu cette fameuse partie de billard entre Dion, ce français qui nous vient du canada et Montbrun.

JOUBERT. En effet, je l'avais oublié, alors, j'y serai certainement; vous

avez je crois, en pari, sur cette partie.

VILLEBRUN. Oui, à tout hasard, j'ai parié cent louis, sur Dion; on le dit très fort.

JOUBERT. Je crois vos cent louis fort compromis, car Montbrun est un redoutable adversaire.

VILLEBRUN. C'est fort possible, dans tous les cas, la partie sera très intéressante.

PIERRE. *(Présentant une carte sur un plateau)* La personne est au petit salon.

VILLEBRUN. Très bien. *Pierre sort.*

JOUBERT. *(Se levant)* Permettez que je me

VILLEBRUN. Oh! je vous en prie, rien ne presse; je sais ce que veut cet individu.

JOUBERT. Pardonnez-moi, j'ai encore quelques visites à faire et il ne me reste que peu de temps. Veuillez, s'il vous plaît, présenter mes hommages à Mademoiselle Alida et lui recommander le soin de nos pauvres, car, vous le savez, elle a bien voulu me mettre pour moitié dans ses bonnes œuvres.

VILLEBRUN. Avec le plus grand plaisir.

JOUBERT. Au revoir Monsieur.

VILLEBRUN. A ce soir Monsieur. *Joubert sort.*

SCÈNE III.

VILLEBRUN, PLANTEROSE, *(mis comme lorsqu'il était commis chez Villebrun, à Bordeaux.)*

VILLEBRUN. Enfin je vais savoir à quoi m'en tenir sur les projets de cette canaille là. *(Sonnant Pierre — qui entre aussitôt.)* Apportez les bouteilles et les verres, et dites à Mr. Plante-

rose que je l'attends. *(Pierre apporte les bouteilles et les verres, et sort.)* Il faut jouer serré; car ce gueux là n'est pas bête ... *(Planterose entrant.)* Je vous attendais Monsieur, *(Lui indiquant un siège.)* Veuillez vous asseoir.

PLANTEROSE. *(S'asseyant.)* J'espère Monsieur Villebrun que notre entretien sera de courte durée. Vous avez dû, je suppose, depuis notre dernière entrevue, prendre une détermination sur le but de ma visite.

VILLEBRUN. Certainement Monsieur; entrons donc de suite en matière. Vous m'avez dit que vous aviez en main, certain papier compromettant pour moi — j'y crois très peu — mais tout de même — je suis prêt, prenant en considération nos relations passées, à vous venir en aide, car si je ne me trompe pas, c'est là, le but de votre visite.

PLANTEROSE. Monsieur Villebrun, une fois pour toutes, je ne viens pas ici pour moi. Je suis venu avec l'intention de racheter mon passé et vous engager à rendre compte aux enfants de celui.....

VILLEBRUN. Pardon Monsieur Planterose. Vous le savez comme moi, si je suis coupable, vous êtes de moitié dans le crime, conséquemment, tout comme moi, votre intérêt exige que nous nous entendions.

PLANTEROSE. Je ne demande pas mieux que de nous entendre, mais ma résolution est inébranlable; j'exige que la somme volée à ce malheureux capitaine Bernier, soit remise à ses enfants, avec les intérêts accrus depuis l'époque du crime.

VILLEBRUN. Ah! Ah! Et les papiers compromettants pour moi, que vous dites avoir en mains, sont

PANTEROSE. Votre propre reçu de la somme qui vous a été remise, et mon témoignage par dessus le marché.

VILLEBRUN. Soit, mais vous ne pouvez faire valoir cette preuve qu'en vous perdant vous-même.

PLANTEROSE. Cette considération ne m'arrêtera pas Monsieur, et dussé-

je périr avec vous, je vous dénoncerai à la justice tout de même.

VILLEBRUN. Laissez-moi croire, monsieur Planterose, que vous êtes plus habile que cela — mais tenez en affaire, il n'y a rien de tel pour en venir à une bonne conclusion à l'amiable, que de commencer par prendre un petit verre. Veuillez vous servir monsieur Planterose. *(Il lui passe la bouteille dont le contenu est empoisonné et se sert à lui-même, du contenu de l'autre.)* Si j'ai bonne mémoire, vous aviez autrefois un faible pour ce bon liquide.

PLANTEROSE. *(Repoussant la bouteille.)* Pardonnez-moi Monsieur

VILLEBRUN. *(Insistant.)* Allons donc, allez vous, vous faire prier maintenant.

PLANTEROSE. *(Prenant la bouteille.)* De l'eau-de-vie.

VILLEBRUN. Et de la bonne, croyez m'en.

PLANTEROSE. Oh! je n'en doute pas, mais je préfère le vin; pour commencer, l'eau-de-vie après. *(Il se verse un verre du contenu de la bouteille dont Villebrun s'est servi.)*

VILLEBRUN. A votre santé.

PLANTEROSE. Et à notre entente. *(Il prend peu du contenu de son verre.)*

VILLEBRUN. Je disais donc, que vous étiez trop habile pour vous perdre tout en me perdant. Sans vous offenser, je crois que vos affaires, depuis notre séparation, n'ont pas toujours été très prospères. Voyons, j'ai une proposition à vous faire, qui je l'espère, vous agréera. Un voyage en Amérique, vous plairait-il? On dit ce pays très charmant. Supposons qu'en échange de ce reçu que vous dites posséder, je vous fasse une pension de 500 francs par mois — avec cela, vous pourriez vivre comme un prince — mais vous ne prenez rien, n'aimeriez-vous plus le vin, par hasard?

PLANTEROSE. Pardon Monsieur, mais votre proposition a tant de charmes, que ma foi, j'en oublie le boire. *(Il boit d'un trait le reste du*

contenu de son verre.)

VILLEBRUN. (*A part*) Il va accepter. (*Haut*) Je disais donc, 500 francs par mois

PLANTEROSÉ. Pardon Monsieur, vous vous trompez, vous avez dit: 1000 francs (*à part*) Canaille.

VILLEBRUN. Vous avez peut-être raison. Eh! bien, soit, je dis donc, avec 1000 francs par mois, vous pourrez vous amuser suivant vos goûts et voyager tant qu'il vous plaira. Pourvu que ce ne soit pas en Europe, vous pourrez aller où vous voudrez, en Chine même si la chose vous est agréable.

PLANTEROSÉ. Très bien, mais qui me garantira que cette pension, car c'est une pension que vous me faites là, me sera fidèlement servie?

VILLEBRUN. Mais l'intérêt que je vous porte est suffisant, et

PLANTEROSÉ. Pardonnez ... si cela vous paraît suffisant, il n'en est pas de même pour moi, je refuse.

★ VILLEBRUN, Allons donc, vous n'êtes pas sérieux, Mr. Planterose.

PLANTEROSÉ. Parfaitement sérieux, Monsieur Villebrun — je préfère une somme ronde, une fois pour toute.

VILLEBRUN. Et vous exigez?

PLANTEROSÉ. Je n'exige rien — fixez vous-même le montant.

VILLEBRUN. Voyons ... Cinquante mille francs vous iraient-ils?

PLANTEROSÉ. Non.

VILLEBRUN. Non! ... bien, disons soixante et quinze mille francs.

PLANTEROSÉ. Pas d'avantage.

VILLEBRUN. Diabl, vous êtes exigeant. Voyons, prenons encore un verre (*poussant la bouteille dont le contenu est empoisonné à Planterose qui s'en sert*) et disons, que nous concluons à cent mille francs, mais vous allez me remettre le reçu et vous partirez de suite. (*Pendant ce temps Planterose s'est servi du contenu de la bouteille empoisonnée et pose celle-ci sur une autre table.*)

PLANTEROSE. Vous disiez que

VILLEBRUN. Je disais que je vous remettais cent mille francs et

PLANTEROSE. Pardonnez encore, vous avez dit cent cinquante mille francs.

VILLEBRUN. Allons donc, mais vous êtes fou.

PLANTEROSE. Vous refusez, eh! bien soit, alors, je reviens à mon point de départ, et remarquez bien, Monsieur Villebrun, que si vous me prenez pour un niais, vous faites complètement fausse route. Mes précautions sont prises et bien prises, soyez-en bien persuadé. Ainsi vous préferrez, comme un honnête homme, remettre la somme complète

VILLEBRUN. Donnez le reçu, vous aurez les cent cinquante mille francs.

PLANTEROSE. *Se levant et posant son verre sur une table éloignée de Villebrun.* Monsieur Villebrun, si dès mon arrivée ici, vous m'eussiez montré le désir, comme un honnête homme l'eussait fait, de réparer votre crime d'autrefois, j'aurais peut-être eu égard à votre repentir et j'aurais laissé à Dieu le soin de vous punir ou de vous absoudre. Maintenant il est trop tard, j'ai un autre devoir à remplir et je le remplirai, coûte que coûte.

VILLEBRUN. *(Ironiquement.)* Allons donc, je crois monsieur Planterose que les cent cinquante mille francs sont un trop faible appoint pour votre vertu de fraîche date. Que diable aussi, pourquoi ne faites-vous pas vous-même votre prix.

PLANTEROSE. Villebrun, vos sarcasmes n'y feront rien. Un instant, j'ai fait semblant de tomber dans le piège que vous me tendiez afin de m'assurer de la profondeur de l'abîme où vous êtes descendu et je vous plains; mais le Planterose canaille que vous avez connu autrefois, n'existe plus, il est maintenant honnête homme, grâce à Dieu et il parlera. Ce qu'il veut, ce qu'il exige, c'est restitution complète, entière aux malheureux que vous avez dépouillés, que vous avez volés, que vous opprimez encore actuellement; et pour at-

teindre ce but, dussè-je me perdre avec vous, je vous dénoncerai, comme un voleur, comme un assassin Encore un mot et je termine.

VILLEBRUN. Continuez monsieur Planterose, vous êtes très intéressant et vous avez toute mon admiration.

PLANTEROSE. En mettant les pieds dans votre maison, je craignais avoir affaire à pire que bandit, et en conséquence, j'ai pris mes précautions. Écoutez bien Villebrun; en ce moment, (*Regardant l'heure à sa montre, tout en ne lâchant pas Villebrun des yeux*) on a remis entre les mains de la justice ma déposition (*bruit dans la coulisse*) vous accusant de vol et cette bouteille (*montrant la bouteille au contenu empoisonné*) j'en suis persuadé, prouvera que vous êtes un misérable empoisonneur. Ce cognac que vous me destiniez, doit être empoisonné.

VILLEBRUN. (*Mettant précipitamment sa main dans la poche de son habit, pour en retirer un pistolet*) Misérable

PLANTEROSE. (*Froidement et l'ajustant avec un pistolet*) Faites un mouvement de plus et vous êtes un homme mort.

SCÈNE IV.

VILLEBRUN, PLANTEROSE, ANDRÉ,
ROQUEFEUIL, JUGE de PAIX, et GEN-
DARMES, BERNIER PÈRE, Dr. DUPRÉ,
JOSEPH, Puis BIGOT.

(*André et Roquefeuil entrant précipitamment.*)

PLANTEROSE. (*À André, et tenant toujours Villebrun au bout de son pis-*

tolet. Monsieur Bernier, voici le voleur de la fortune de votre père et l'assassin de sa maison. Il se préparait à se débarrasser de moi, par un nouveau crime — heureusement, l'homme m'était connu et j'ai pris mes précautions comme vous le voyez. Désarmez-le.

ANDRÉ. *(Allant à Planterose.)* Brave cœur *(se tournant vers Villebrun)* et toi, misérable voleur

ROQUEFEUIL. *(Qui s'est précipité sur Villebrun.)* N'ajoutez pas un nouveau crime

VILLEBRUN. *(Tirant précipitamment son pistolet de son habit, fait feu sur Planterose, mais Roquefeuil en se précipitant sur lui fait dévier le coup et la balle va se perdre au plafond.)* Tiens gaeux.

PLANTEROSE. *(Au juge de paix qui entre avec deux gendarmes.)* Voici l'homme que vous cherchez, Monsieur le juge.

JUGE DE PAIX. *(Aux gendarmes et désignant Villebrun.)* Saisissez-vous de cet homme.

VILLEBRUN. De quoi suis-je accusé? et quel est mon accusateur?

LE JUGE. Vous êtes accusé de vol commis à Bordeaux. Votre accusateur est Mr. Michel Planterose. Voici mon mandat d'arrestation et au nom de sa majesté l'Empereur, vous êtes mon prisonnier.

VILLEBRUN. Ce Planterose n'est qu'une misérable canaille et je le prouverai facilement.

PLANTEROSE. *(Au juge.)* Il vient d'ajouter deux nouveaux crimes à sa charge, Monsieur le juge — un coup de feu sur moi et voici une bouteille dont le contenu m'était offert et qui doit être empoisonné. Ces Messieurs *(désignant André et Roquefeuil)* sont témoins du coup de feu tiré sur moi. *(Bruit dans la coulisse — Dr. Dupré, Joseph, Bigot et le Père Bernier entrent.)*

ANDRÉ. *(Se jettant au-devant de son père.)* Père, voici le misérable,

auteur de tous vos maux, le reconnaissez-vous?

BERNIER PÈRE. (*Fixant Villebrun et portant une main à son front.*)

PLANTEROSE. (*S'avançant entre Villebrun et Bernier Père désigne Villebrun de la main*) Regardez bien cet homme Mr. Bernier regardez-le bien qui est-il?

BERNIER PÈRE. (*Regardant tour à tour Planterose et Villebrun fait un pas, puis deux sur Villebrun, musique en sourdine à Porcherstre.*) Mon Dieu (chanceant et se pressant d'une main le front fixe tour à tour Villebrun, Planterose, Joseph.) Où suis-je? qu'y a-t-il donc? ai-je dormi? ah! ... j'arrive des Antilles (*Le docteur place Joseph de manière à tomber sous le regard de Bernier — Joseph est mis comme au premier acte*) le domestique (*regardant Planterose.*) le commis ah! (*s'avançant tout à coup sur Villebrun et avec éclat.*)

Mon homme de Bordeaux, misérable voleur, qu'as-tu fait de la fortune de mes enfants? Messieurs: [*désignant Planterose*] cet homme est témoin du vol de ce misérable.

PLANTEROSE. Ah! que Dieu soit loué! oui monsieur Bernier, je suis votre témoin.

VILLEBRUN. Imposture.

PLANTEROSE. (*Tirant de sa poche le reçu et le remettant à Bernier*) Voici votre reçu Monsieur Bernier

ANDRÉ. (*Se jettant dans les bras de son père*) Mon père, mon père, oh! merci mon Dieu pour tant de bonheur.

BERNIER. Mon fils, mon cher André. (*Ils se tiennent embrassés.*)

DR. DUPRÉ. Monsieur le juge, vous pourrez me faire assigner comme témoin, ainsi que mon domestique, nous aurons tous deux quelques choses à dire au procès.

LE JUGE. (*Aux gendarmes*) Conduisez cet homme en prison. (*puis s'adressant aux autres*) Messieurs veuillez me suivre chez le Procureur Impérial — justice sera rendue.

BERNIER. (*À son fils*) J'ai donc été malade bien longtemps?

ANDRÉ. Quinze ans mon père

BERNIER. Ah! je comprends ton silence et toute l'étendue de mon malheur à genoux mon fils, et bénissons la main divine qui nous a frappé. (*Tous deux mettent un genou en terre.*)

Tableau Dr. Dupré et Roquefeuil (*en arrière du groupe Bernier*)
donnant la main à Planterose — Bigot et Joseph à l'écart.

FIN

ERRATA

Page 11, ligne 31. au lieu de " c'est ainsi qu'il s'amuse"
lisez. "c'est André qui s'amuse"

Page 19, ligne 16. au lieu de "Journaux" lisez. "Journal"

Page 31, ligne 26. au lieu de "ecnnatre" lisez. "connaître"

Page 37, ligne 9. au lieu de "recouvrir" lisez. "recouvrer"

Page 47, ligne 26. au lieu de "il m'offri" lisez. "il m'offrit"

A vendre par l'Auteur
A Ottawa rue Willbroad 290

Prix de l'exemplaire50 cts.

La douzaine..... \$ 3 50.

NOV 11